

# DE MINUIT AU PETIT JOUR

PAR

*J. F. Louis Merlet*

---



CROQUIS DE

*Robert le noir*



Ch. 2000

à Raymond Larode  
avec sympathiquement

J. Louis Merlet

[Observed]

1911

1911

100



De minuit au  
petit jour

T12C18

J. F. LOUIS MERLET

---

# De minuit au petit jour

Illustrations de ROBERT LE NOIR



**LOUIS QUERELLE, ÉDITEUR**

26, Rue Cambon, 26 — PARIS (1<sup>er</sup>)



## DU MÊME AUTEUR

---

**Bric à Brac**, ROUX, éd. (épuisé).

**En dérive**, ROUX, éd. (épuisé).

**La Chanson des Mendiants**, poèmes. (Préface de Emile Verharen) (épuisé).

**Au seuil des Temples**, (Préface de Pierre Louys) (épuisé).

**Le Visage de Machiavel**, FAYARD, éd.

**La tragique aventure**, QUILLET, éd.

**Vingt forçats**, BAUDINIÈRE, éd.

**13904**, BAUDINIÈRE, éd.

**Au bout du Monde**, DELPEUCH, éd.

**Pourriture dorée**, LES ÉDITEURS ASSOCIÉS, éd.

*Pour paraître prochainement :*

**La Main au collet.**

**L'aventure au Soleil.**

**Le mirage d'El Dorado.**

*Au poète*

**NOEL GARNIER,**

*Son ami,*

**M.**



IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

25 EXEMPLAIRES SUR ALFA

NUMÉROTÉS DE 1 A 25

Tous droits de traduction, de reproduction  
et d'adaptation réservés.

Copyright by Louis Querelle, 1929

*Voici le résultat d'une enquête sur la déchéance et la misère du Paris nocturne, les détresses et les renoncements de tous les maudits, de tous les errants et les sans-logis qui, craignant la geôle, pourchassés, se cachent, vagabonds intraitables, dans les bars louches, leurs derniers refuges, le long des quais, sous les ponts, aux Halles, dans les gares, où ils essaient de dormir.*

*J'ai suivi les malheureux à travers leur terrible existence. Je me suis mêlé à eux. J'ai reçu des confidences; j'ai découvert des types d'humanité comme on ne croyait en trouver que dans l'œuvre de Tolstoï, Gorïi ou Dostoïewski.*

*Je dis ce que j'ai vu, de mes yeux. J'ai transcrit, sans les charger de sentimentalité facile ou de vaine littérature, les colloques et les dialogues, les paroles qui m'ont été dites par ceux qui, pour la plupart, ne se relèveront jamais.*

*Mon collaborateur le peintre Robert Le Noir, dont la sensibilité et l'originalité donnent à ses dessins une note si personnelle a bien voulu, pour illustrer ce livre fixer des silhouettes de la rue dont il connaît le mouvement et la psychologie. Il évolue avec une rare maîtrise dans les milieux les plus divers, mais il sut particulièrement traduire, avec une pitié touchante, la grande misère du luxueux Paris.*

M.



A M. Jean Chiappe,  
préfet de police.

*Si j'obéissais au seul sentiment de l'amitié, cette enquête vous serait offerte sans autre épigraphe que votre nom et sans votre titre. Mais vous avez eu le noble souci d'épurer Paris... A côté de la prostitution, des morbides, de la vie de clinquant, de vice et de luxe offensants, à côté des tares si plaisamment décrites, il y a, toute simple dans sa lépreuse nudité, la misère qui n'a plus honte de ses haillons et qui se cache. Je vous invite, monsieur le Préfet, à me suivre en ce voyage douloureux qui mène à des enfers aussi terribles que les prisons et les bagnes... Il s'agit, peut-être, de sauver malgré eux, ceux qui ne crient plus « au secours! »*

*Et c'est à votre cœur que s'adresse l'ami dévoué qui signe ces lignes.*

M.



PREMIÈRE PARTIE

**De minuit au petit jour**



L'INVITATION A LA DÉTRESSE  
ET A LA NUIT COMPLICE

— Suivez-moi dans l'ombre de l'arbre. Mettez-vous tout droit contre moi.

— Pourquoi?

— Parce que la nuit est claire et qu'un agent monte la garde là-haut.

— Où le voyez-vous?

— Il vient de tourner derrière l'urinoir près du chantier de la Samaritaine. Allez, n'insistez pas. Je les connais. Ils m'ont repéré, voilà quatre jours, dans une guérite abandonnée parmi les pierres. Alors, je me tiens peinard.

L'homme qui me parle a la soixantaine. Il est vêtu d'une vague houppelande sans couleur, sombre, élimée, bordée de franges. Les poches sont gonflées de petits paquets hétéroclites. Le visage broussailleux, sabré de rides est coiffé d'un chapeau de toile



grise. Et dans le masque où la bouche semble une blessure envenimée, les yeux sont ceux d'un enfant.

J'interroge :

— Pourquoi êtes-vous là ?

L'inconnu se défie de moi, et brusquement :

— Si c'est pour la tour pointue ou pour ces messieurs du commissariat que vous travaillez, vaut mieux me cueillir tout de suite.

— Pourquoi parler ainsi ?

— On ne sait jamais. On n'a plus confiance !

— Vous pouvez y aller. Je n'en suis pas.

— J'aime autant ça. Eh bien quoi ! On ne s'explique pas comment on en arrive là... J'ai connu la vie meilleure. Il y a si longtemps...

— De la famille ?

— Oui !

— Alors ?

— Alors, alors, on ne s'en souvient plus...

Les mots tombent comme le rideau de fer, au théâtre, par crainte du feu et des désastres possibles.

— Quel métier, jadis ?

— Comptable, puis voyageur de commerce. Des bêtises, là-bas dans la Savoie. Un coup de trop, souvent. Des histoires...

— A propos de quoi ?

— Peu importe ! C'est si loin...

— Depuis ?

— Depuis, tous les métiers et le trimard... Assommé ! Pas un rond... La « taule » pour des riens. L'asile de nuit. Trois jours de travail. Dix jours de malheur et de bistro. Vous comprenez...

— Oui. Pourquoi n'avez-vous pas cherché à lutter ?

— Trop tard. Je dois avoir 63 ans. Il y a bien vingt-cinq ans que je roule, mais c'est à Paris qu'on peut vivre le mieux... On se carre des flics, plus aisément qu'ailleurs, parce que la ville est si grande, si grande... On a tout le jour pour changer de quartier... J'ai fait depuis six mois tous les coins possibles... Le froid n'est pas encore venu. Alors j'ai été aux eaux.

— Comment aux eaux ?

— Ici, à Paris. Au delà d'Auteuil, vers Saint-Cloud, plus loin même. L'été a été splendide. Les gens heureux « les ont lâchés » facilement. Mais à présent, je suis inquiet. Il va falloir se trotter et les « quarts » sont durs.

— Vous ne pouvez pas continuer ainsi. Il y a des asiles, des maisons de secours.

— Je sais, je sais, mais on est trop. Et puis vous savez, on n'aime pas la morale, le contrôle, les boniments... On préfère la liberté. Si c'est du pain sec,



tant pis. Si l'on peut avoir autre chose tant mieux. On connaît tous les trucs. Mais les clochards sont pourchassés. Où voulez-vous qu'on aille. Il va geler bientôt. Faudra bien trouver un abri.

— Où en aviez-vous ?

— Dans les coins repérés par la police : aux Halles, rue de la Poterie, au Marché aux fleurs, boulevard Saint-Germain, aux tramways, place Maubert, au viaduc d'Auteuil, boulevard Barbès, dans les abris du Métro, dans les gares, à Austerlitz surtout, ailleurs... ; maintenant il faut chaque semaine changer de coin.

L'inconnu se tut.

Devant nous, le ruban de la Seine luisait tragique entre les quais... Je tendis du tabac à l'homme. Il le prit.

— Poche de droite avec les mégots et les objets de toilette.

Je remis au malheureux quelque monnaie.

— Poche de gauche, avec la boustifaille. Et merci!! Ne bougez plus. Ne parlez pas. Le « cogne » repasse.

L'agent de faction allait rejoindre son camarade de l'autre côté du pont. D'une horloge, deux coups tombèrent comme un appel. Une auto, roulant à grande allure, tous phares ouverts. Puis, le silence...

Et sur le ciel baigné de lune, se découpèrent les silhouettes des maisons, du Palais de Justice, évoquant une estampe du vieux Paris... Je posai une dernière question.

— Où allez-vous vous coucher ? Voulez-vous le prix d'une nuit ?

— Non ! Pour le moment, inutile de me faire ramasser au cas où il y aurait une descente. Donnez l'argent, ça me fera un capital pour un de ces jours où il faudra que je me couche... Mais cette nuit, ça va. J'ai dégoté un canot, près d'une péniche, là-bas où l'on fait le sable... C'est à fleur. On peut embarquer. Pourvu qu'on ne m'ait pas chopé ma place... Excuses et merci encore...

L'homme, dans l'ombre étroite du mur de chaussée, disparut, s'effaça...

Là-haut, le sergent de ville avait repris sa faction, cependant que l'accompagnait avec un bruit de soie froissée, le fleuve « où les noyés s'en vont dormir à reculons. »





## II

### DES ASSOMMOIRS D'HIER AUX BOUGES D'AUJOURD'HUI.

« J'ai toujours cru qu'avoir à gagner  
« leur pain quotidien sauverait les  
« hommes... »

« Il sentait glisser lentement la jour-  
« née et s'abandonnait pour qu'elle le  
« portât jusqu'au soir, car le travail  
« est une malédiction. »

Charles-Louis PHILIPPE.

Eugène Süe qui, d'abord fut en coquetterie avec  
la clientèle élégante, commit une gaffe au cours d'un



roman indiscret et le faubourg Saint-Germain ayant tiqué, il se tourna vers le feuilleton populaire où il plaçait, en des exposés dramatiques, les graves questions de sociologie, les problèmes qui ne sont pas encore résolus et des héros aujourd'hui légendaires. Nous devons les *Mystères de Paris* à un dépit d'auteur plus riche d'invention que de style et c'est le digne *Journal des Débats* qui donna refuge aux personnages typiques de La Chouette, Fleur de Marie, la Goualeuse, le Chourineur — forçat évadé — le Maître d'école, sinistre bandit, Rigolette, Tortillard et Jacques Ferrand, tous gens de noble compagnie, comme l'on sait, et qui dressaient leurs silhouettes émouvantes et terribles, dans les décors familiers du théâtre de la porte Saint-Martin.

Ces héros ont des petits-fils. Ils sont moins célèbres, perdus dans la foule anonyme des déclassés et des errants, inoffensifs ou dangereux, selon l'humeur et le temps.

Le pittoresque d'aujourd'hui est tragique parce que la couleur a disparu. Nous allons dans un monde de fantômes, à travers la grisaille des fonds toujours les mêmes : hautes murailles des maisons de faubourgs, fossés des fortifications pelées, trous d'ombre de la zone où courent des inconnus.

Parcourez Paris. Essayez de faire revivre le passé

par quelques témoignages parcimonieusement éparpillés, vous ferez maigre chasse, du moins dans le domaine de la misère, des cours des miracles où l'on ne s'aventurerait pas.

Cherchez le maquis à Montmartre, devenu une halte surfaite pour Américains avides de curiosités « exciting ». Le « Lapin agile » tient encore. On n'y chante plus, comme au temps de Carco et de Dorgelès. Jadis les « gigolettes » et les « aminches » écrivaient sur le mur de planches du célèbre enclos, leurs déclarations enflammées, leurs talents et leur tarif, parfois. C'était leur céramique avec, pour perspective, non pas la mer chère à Vénus, mais le maquis. C'est là que Gabrielle d'Estrées venait retrouver Henri IV et que, deux siècles plus tard, Gérard de Nerval vécut en solitaire avec, pour compagnes, les chèvres qui broutaient l'herbe drue des terrains vagues.

Les cabarets borgnes, les assommoirs d'hier, étaient disséminés un peu partout et servaient d'asiles discrets aux sans-logis en même temps qu'ils étaient, aux heures de repas, le rendez-vous des marchands de quatre saisons, des camelots et des cochers. De plus, une tradition voulait que certains restaurants et de bruyantes guinguettes fussent choisis par les poètes et les bohèmes. C'étaient : le *Banquet d'Anachréon*, tenu par Mabelle; l'*Ile d'Amour* à Belleville; le



*Panier fleuri*, goguette rue du faubourg Saint-Martin; le *Caveau*, carrefour de Buci, où festoyaient jadis Collé et Piron; le *Mouton blanc*, rue du Vieux-Colombier, cher à La Fontaine et à Boileau; le *Sabot*, quartier Mouffetard; le *Cheval rouge*, rue du Temple; l'*Ecu d'Argent*, rue Saint-Victor; le *Veau qui tette*, près la tour Saint-Jacques; l'*Epée royale*, rue Saint-Antoine; le *Jardin des Arquebusiers*, où Ninon de Lenclos reçut les déclarations amoureuses de son propre fils qui ignorait sa naissance et se fit sauter la cervelle en apprenant cette qualité; place Clichy, la *Choucroute* et le *Cabaret des tonnelles*, fréquentés par les Saltimbanques et les Thomas Vireloque des Batignolles.

J'en passe et des pires.

De ces cabarets il ne reste rien que le souvenir.

La clientèle est à peu près la même dans les bouges actuels, les débits-asiles, les dortoirs et les hôtels où l'on vend du sommeil par chambrées.

Les écrivains et les journalistes aimaient ces rendez-vous de bonne compagnie. Le temps n'est pas si loin où les poètes, après les banquets de « La Plume », du « Procope » où des revues d'avant-garde et de jeunes, gâchaient leur nuit par la tournée classique au *Château Rouge* de la place Maubert, chez le *Père Lunette*, au *Caveau des Innocents*, et terminant

leur excursion par *Fradin*, où l'on dormait pour trois sous, à la corde. Cette corde, tendue d'un mur à l'autre, servait d'oreiller aux malheureux qui couchaient à même le sol. A l'aube, Fradin lâchait la corde et la culbute des gueux était un réveil sans indulgence ni douceur.

Tous ces coins ont eu leurs décors infernaux, leurs scènes horribles et connu les déchéances douloureuses ou criminelles.

Il y a quelque trente ans, je rencontrai au Quartier latin, un étrange personnage qui connaissait tous les repaires de la Maubert, les débits discrets du Boulmiche et des ruelles autour de Saint-Séverin. C'était un affreux bohème qui se disait compagnon de Verlaine, Bibi-la-Purée, grand buveur d'absinthe et que Jean de Tinan hébergeait de temps en temps. A la mort du poète de *Sagesse*, Bibi fit commerce de pipes et de cannes du pauvre Lelian. Puis sa figure sarcastique et glabre disparut. La jeunesse des écoles ne s'intéressa plus à lui. Il n'eut pas de logement, erra de gîte en gîte, au hasard, et mourut à l'hôpital. En tout cas, il était un parfait cicerone, à travers le Paris maudit de la misère et du vice, hâbleur, vantard, cynique mais toujours un peu saoul, cependant... Au moment où je ferme ces notes sur le passé, l'évocation du vieux bohème s'est imposée à moi...



Des assommoirs d'hier aux bouges d'aujourd'hui, que de silhouettes anonymes, de la même famille que Bibi-la-Purée, font la chaîne à travers le Paris nocturne.

## III

## LE PONTON DU MORT.

*Il faut être fort et dominer la vie. Voilà comment on vient à bout du pessimisme... Défions le sort. Luttons contre lui, plaisir de perte... Advienne que pourra.*

KARL LIEBKNECHT

- Les nuits sont fraîches.
- Moi qui ai toujours un salaud de rhume!
- Et tout commence à se remplir.
- Au prix où est le pinard...
- On vous garde ici?
- Jusqu'à deux heures. Il est une heure et demie. Vaut mieux se barrer...

Ce colloque a lieu à « L'Ami Marcel », rue Lagrange, où je suis assis avec quatre vagabonds. Résignés, mais farouches, ces perdus de la ville et de la vie! Le premier est menu, cinquante ans, un corps



d'enfant supporte une tête énorme coiffée d'un canotier passé au vernis noir et perdant sa paille. Il répond au nom de « Castor »... Pourquoi « Castor »? Le second, « long comme une lame » et maigre tel un Don Quichotte vaincu, porte une tignasse fauve. L'âge? Quarante ou cinquante ans. On ne sait pas. De lourdes mains d'étrangleur sortent des manches trop courtes d'un ancien ulster qui fut beige. Le dernier est trapu, solide, le poil blanc autour d'une face rougeaude tavelée de taches suspectes. Un vieillard.

Je paie la tournée. Nous allons dans la nuit. Par un crochet nous gagnons le parvis Notre-Dame, le marché aux fleurs, désert. Un agent nous fait signe. Je montre mes papiers.

— Et ceux-là?

— Je m'en charge. Je les conduis chez la Juive, rue Simon le-Franc.

— A votre aise.

— Et vous autres, en règle?

— Oui, M'sieu l'agent.

Celui-ci me dit, bon type et feignant la confiance :

— Ah! si j'insistais, vous verriez s'ils sont en règle. Allez, déblayez; vous vous ferez cueillir demain, ou après-demain.

Nous repartons.





L'homme aux mains inquiétantes s'appelle *Pierrot*. Le vieillard a pour « chaffre » le *Père Trognon*. C'est lui qui, tout en marchant, parle d'abord.

— Quoi vous dire? J'ai trente ans de route. Ici, c'est le terminus. Je chiffonne. Je me fais huit à dix francs par jour. Comment se loger? Et bouffer? Et trois ou quatre coups avec les copains pour se réchauffer? Alors, on s'en va à la cloche.

— Pas de condamnations?

— Mais si! Vous ne voudriez pas! J'en compte, si j'ai bonne mémoire, une dizaine pour vagabondage.





C'est rien, ça. Faut vous rappeler que j'ai été accidenté du travail, comme manoeuvre dans une tannerie il y a quinze ans, mais je n'ai reçu aucune indemnité ou pension.

— C'est impossible!

— Comme j'ai l'honneur! J'ai bricolé depuis. Cinq ans à la gare d'Orléans, mais il y a longtemps. Je couchais comme gardien parmi les colis de quai. J'ai horreur des boîtes à poux. Le plein air me va. Je dors près de la douane. J'ai dégoté un abri.

— Quel métier, jadis?

— Cultivateur. Plus de famille, plus personne. Je boite. *Quand on est pris par les pieds, on est mal.* J'ai un bras aussi qui se fait dur.

Nous arrivions à hauteur du boulevard Saint-Germain. Je m'adressai au bonhomme rabougri qui toussait :

— Ça ne va pas?

— Pas fort. J'ai quarante-huit ans. Je sais ce que j'ai. Je cracherai les poumons un de ces prochains hivers! Je suis fixé. Autrefois, j'ai été instituteur, dans l'Ain. C'est la boisson qui m'a perdu. J'ai plaqué ma femme à vingt-huit ans. Révoqué, *je n'ai plus su rien faire.* J'ai oublié ce que je savais. Je m'en fous! Je mange et bois et je dors où je peux.

— Mais pour vivre, même ainsi?





— Ben·quoi! je fais l'ouverture.

— Quelle ouverture?

— Les portières, devant les théâtres. Les flics me connaissent bien, allez! Je vais de théâtre en théâtre. Ça rend un peu, l'hiver surtout, quoique l'étranger raque volontiers l'été. Voilà! Vous voyez que ce n'est pas palpitant.

Ainsi parla « Castor », une loque, un malheureux bon à enfermer dans un hospice; il ne coûtera pas cher longtemps à l'Assistance. Mais je sais qu'il redoute l'hôpital comme la prison, où il est allé plusieurs fois pour ivresse et vagabondage.

Le dernier





compagnon, Pierrot, le grand roux, n'a rien dit encore. Je le questionne.

— Et vous? Chômage?

— Oui, chômage et le reste. Je suis de Lunéville. J'ai fait la guerre. Blessé légèrement. Je rentre de batterie, dans la Haute-Marne.

— De la famille?

— Oui, ma mère, qui a une case dans le nord. Mais on ne se voit plus, parce que j'ai eu, avant et après la guerre, des histoires avec la police. J'ai gagné quelques sous le mois dernier. On a fait un peu la bombe avec des gas de chantier. Et j'ai repris la route. J'irai avenue Rapp, à l'Office agricole de la main-d'œuvre. Y aura peut-être un peu de boulot.

— Où couchez-vous?

— D'ordinaire du côté de Charenton ou de Saint-Ouen, avec des biffins. Mais l'an dernier nous avons trouvé, quelques clochards et moi, un logement épatant.

— Où?

— Ah! il faut avoir du vice pour découvrir pareil asile. Figurez-vous qu'on avait toujours les flics après nous. C'était le poste, la taule et tout ce qui s'ensuit. Voilà-t-y pas que je remarque un jour que, sur le ponton d'embarquement des bateaux parisiens, désert la nuit, il y avait une trappe par laquelle on descen-

dit des cordes, des trucs du service! Une nuit, je m'introduis avec une camoufle et qu'est-ce que je vois? Une dizaine de travées formées par les nervures



du ponton. Des chambres, quoi! Le temps de retrouver des copains sûrs, à la Maubert, et, un par un, le lendemain, nous prenons possession du logement. Nous avons apporté notre ballot de fringues, un bout de chandelle, de quoi bouffer. Et on se faisait un lit avec de la paille et des sacs. C'était le rêve. On dormait à l'abri et, au petit jour, avec précaution, on



se défilait, sans laisser de traces. Il faisait un froid au bord du fleuve! Vous pensez si l'on appréciait « la carrée »! Cela dura trois mois pleins.

— Pourquoi avez-vous abandonné ce gîte inespéré?

— A cause du mort.

— Quel mort?

— Attendez, vous pressez pas. Nous avons pris avec nous un pauvre bonhomme maigre, plus maigre que moi, et qui avait peine à arriver aux bateaux, le soir. Il se plaignait de quelque chose qui lui brûlait l'estomac. Pour moi, il avait trop bu dans sa garce de vie. Il avait choisi le coin d'angle du ponton. Un matin, on va pour le réveiller : il avait passé l'arme à gauche. Que faire? Aller à la police? C'était perdre à jamais l'abri. Alors, on garda le mort et on continua à coucher à côté de lui, jusqu'au jour où une rafle passa, aperçut un filet de lumière qu'un imprudent avait oublié d'éteindre. Ah! on fut vite vidé. Mais il y avait bien un mois que l'autre était raide.

— Et l'odeur?

— Vous en faites pas. Par cette température, il était comme qui dirait frigorifié. D'ailleurs on était bien résolu que, dès le moment où il commencerait à « schlinguer », on le balancerait dans la flotte...

## IV

## AUTOUR DES HALLES.

*« Le découragement est en toute  
« chose ce qu'il y a de pire. C'est la  
« mort de la virilité.*

LACORDAIRE

C'est le grand repaire, le quartier général des vagabonds et des clochards. De grand matin, vers trois heures, alors que les voitures des maraîchers sont alignées de Saint-Eustache à la rue Saint-Denis et de la rue du Louvre à la place Pierre-Lescot, devant cette adorable fontaine des Innocents qui est un joyau, les sans-logis, les chineurs, les hommes du trimard, surgis de l'ombre, sont là. Ils surveillent les chutes de carottes, de légumes divers, choux, navets ou céleris, suivant la saison.

J'ai passé deux heures avec ces inconnus rusés et



misérables, et je sais ce que peut contenir de menue rapine le sac plié sur l'épaule. A onze heures, après le grand coup des ventes, alors que le nettoyage balait l'asphalte, inonde les rues et gorge les égouts, j'ai retrouvé mes bonshommes et mes bonnes femmes, vendant, à même la chaussée, sur des journaux étendus, le produit de la quête de nuit, de cette reprise au gros tas des Halles qui leur procurera le pain quotidien, à peine... car il s'agit de ceux qui n'ont plus rien, pas même des larmes.

Je me rappelle avoir accosté, à une heure du matin, sous la lumière jaune et assez diffuse du vaste marché, une vieille femme qui portait une cage à la main. Dans la cage, un petit pigeon. A l'autre bras, un panier contenant des chiffons de sac.

— Où allez-vous, la mère?

— Je vais au travail.

— Quel travail?

— Je ravaude pour les uns et les autres, des toiles, des bâches, des tabliers, de minuit au matin. Après, on n'a plus le temps.

— Et vous gagnez votre vie?

— Pas trop. Mais j'hérite d'un légume, d'un bout de viande ou de poisson. Alors, il y a plus malheureux.

— Où habitez-vous?

— Mais ici! Je m'arrange parmi les paniers. Au fond, j'ai la paix.

— Et cette cage?

— Une manie, pour me distraire. C'est un pigeon qu'on m'a donné parce qu'on croyait qu'il ne vivrait pas. Or, vous voyez, il va bien, il se rengorge. Je l'ai sauvé. C'est ma compagnie.

— Tenez, allez prendre quelque boisson chaude.

— Merci, mais il ne faut pas s'attarder ici. Quel courant d'air! Au revoir, Monsieur.

La pauvre s'éloigne. Elle n'a rien à dire. Ce que je sais me suffit.

Je viens de trouver, précisément, au sujet des malfaiteurs des Halles, cette note, chez l'un de nos confrères :

« La Préfecture de la Seine autorise certains indigents à revendre au détail, autour des pavillons des Halles. L'une de ces pauvresses s'est fait une spécialité du détail du cresson. De cinq heures à huit heures du matin, elle débite deux paniers de cresson. Chaque panier coté 35 francs contient 216 bottes de cette salade, ce qui remet la botte à 0 fr. 162.

« Or elle revend la botte à 0 fr. 40 et les clients affluent.

« En trois heures, elle réalise 102 francs 80 de bénéfice net. »



J'ai vérifié sur place. Il s'agit d'un cas exceptionnel.

J'entre à la « Grappe d'Or », rue Courtalon. Le jour, la buvette est fermée. On enlève les volets rouges à huit heures. Et jusqu'au lendemain, pour deux francs, les sans-logis auront un verre de vin rouge ou blanc et le droit de s'asseoir ou de dormir. En été, une centaine de clients, hommes et femmes, se réfugient dans la salle donnant sur l'étroite traverse. L'hiver, on peut compter deux cent cinquante à trois cents individus, rôdeurs, malchanceux, bêtes traquées, misérables surtout, qui remplissent les caves. Une odeur atroce empuantit l'atmosphère. Des formes tassées, d'autres grouillantes cherchant le coin de banc ou l'angle des murs, composent un inoubliable spectacle. Le tenancier de la « Grappe d'Or » lance :

— Venez par ici, grand-père!

Un vieux bonhomme de soixante ans environ, correctement vêtu dans sa misère réelle, se faufile, me salue en passant, et s'assoit à une table, devant une femme qui s'est allongée contre le mur. Il place un mouchoir sur un tout petit paquet de linge et se prépare à dormir. Il a laissé sur le comptoir le verre de vin qu'il ne boira pas, mais on lui a remis un ticket. Je m'informe :

— Pourquoi ce ticket?

— C'est pour le contrôle. Je me suis aperçu que certains trichaient, passaient en fraude, me dit le « serveur », et se débinaient à la cave par l'escalier. Alors, une ou deux fois par nuit, je vérifie. Et à six heures, tout le monde s'en va. Un coup d'eau, un peu d'air. On rince tout et en voilà jusqu'au soir où ça recommence! Ah! quel métier.

— Il est bon?

— Je ne me plains pas. Ça vous intéresse?

— Oui.

— Alors je vais appeler le « grand-père ». Il parlera sans doute si vous l'emmenez ailleurs, pour prendre une boisson chaude. Il aime changer de milieu, même pour un moment. Je lui garderai son ticket et sa place.

Le pauvre vieux me salue poliment, et si les mains sont souillées, le geste a quelque apparence de courtoisie qui peut étonner. Dans un café proche la rue Courtalon, à la terrasse, nous nous installons. La nuit est clémente. L'inconnu prend un chocolat et dévore deux brioches.

— Ça va mieux?

— Oui, je vous remercie. J'avais faim.

— Que faites-vous ordinairement?

— Je distribue des prospectus. Mais c'est irrégulier. J'ai voulu porter des panneaux-réclame, je



n'ai pas pu.

— Combien gagnez-vous en moyenne?

— De trois à dix francs, cela dépend. Je fais des commissions. Mais impossible de se loger. On ne revient pas tout le temps à l'asile. On marche. On a sa fierté, Monsieur. Et où je dors, personne ne demande rien.

— Il y a longtemps que vous venez à la « Grappe »?

— Oui. Et si vous saviez ce qu'on y trouve! Je suis renseigné; le jeune homme du comptoir est convenable. Il comprend bien que je n'ai pas toujours été ainsi... Que voulez-vous, il faut bien se réfugier quelque part, quand on est vieux. Et, rue Courtalon, on est mêlé à tout le monde : des sans-logis, des mendiants, des « pilons », des mutilés de guerre tombés à la rue, des malheureux qui sortent de l'hôpital, des victimes des champs de courses. Les femmes? Des épaves dont il vaut mieux ne pas parler. Il faut compter aussi de braves gens qui travaillent aux Halles, quelques heures, gagnent dix ou quinze francs peut-être, et après avoir mangé chez un bistrot viennent dormir là, pour deux francs. Au matin de très bonne heure, ils iront « chiner » de la besogne avec les porteurs. On a aussi des chiffonniers pour camarades. Mais les femmes, quelle engeance!

Un silence, puis il continue :

— Vous ne savez pas tout. Ces dames de la Reynie ou des ruelles autour du Sébaste viennent faire des clients à la « Grappe ».



— Non!

— Parfaitement, Monsieur. Songez qu'il y a des bonshommes pensionnés, mais insuffisamment. Ils couchent à la « Grappe » et bricolent dans la journée.



Or, dans le milieu, on connaît les dates de paye de pension. Et à la cave de temps en temps, c'est l'amour! Vous vous rendez compte!!! Nous avons aussi la mort avec nous. Ceux qui viennent finir là, une nuit... Leur course est finie! L'hiver dernier, un homme de mon âge, mais un mendigot, mourut. Quand on l'identifia, en enlevant sa casquette, le cuir chevelu suivit. La vermine dévorait littéralement le pauvre clochard. Il en est qui sont plus corrects. Ainsi, tout près, une femme vivait en concubinage dans une mansarde. Par misère, elle se suicide, désespérée. Le commissaire fait enlever le corps et procéder à l'inhumation. Quinze jours après, l'amant — quel amant! — se suicide à son tour et laisse épinglé au pied du lit, ce mot : « Monsieur le Commissaire, j'ai vu que vous faisiez bien les choses et j'ai choisi votre quartier pour dire adieu à la vie. Je vous remercie! » Restons sur cette anecdote, Monsieur; je vous remercie. J'ai sommeil. »

Et fort poliment l'homme au passé mystérieux prit congé.

## V

## SAINT-MERRY SOUS LA PLUIE.

*« Heureux celui qui vante sa peine et la fait immortelle, mais plus heureux celui qui trouve dans la douleur un principe d'énergie et de commisération humaines qui, pour apaiser tant de soucis et de chagrins inhérents à notre existence, envisage le mal de vivre comme un principe d'action et de miséricorde, comme un perpétuel enseignement de travail et de pitié. »*

LAURENT TAILHADE.

- Vous parlez d'un temps!
- Mauvais, en effet. Mais l'été fut si beau!
- D'accord! Cependant, qu'est-ce qu'on prend comme sauce!
- Où allez-vous?
- A la Grappe. Vous pouvez lire sur le panneau que « la maison reste ouverte »...



— Quel rapport?

— Rapport à ce que l'on ne saura plus bientôt où « pieuter » même avec trois « pélos » en poche. On nettoie. On épure. On ferme les boîtes. C'est très bien, mais où irons-nous?

Nous sommes sous les Halles, deux clochards et moi. L'électricité fait dans l'ombre des halos fauves. Les voitures se rangent, chargées de légumes. Il pleut. Les chevaux se hâtent vers l'étape. Je pense qu'il y a, à Paris, quatre ou cinq mille sans-logis et que la ronde misérable continue, dans la boue; que le cercle ne s'ouvre jamais, que les mêmes errants se retrouveront aux mêmes points, pendant la mauvaise saison.

Je quitte mes pauvres hères et je vais vers le Châtelet. Quai de Gesvres, à côté du théâtre, à la porte du commissariat, s'ouvre un bar. J'entre. Il est tard. Un homme est là, seul, devant une tasse de café. Sous un vague prétexte la conversation s'engage.

— Ce coup-ci, c'est la dure!

— Que se passe-t-il?

— La cloche! Je n'ai pas pu payer l'hôtel. J'ai laissé mes fringues. J'attends qu'on ferme ici et j'irai refiler la comète. Mais vous constatez quelle douceur pour ça!

— Que faisiez-vous ces derniers temps?

— Je suis Anglais par ma mère. Mon père m'a

déposé, il y a quarante-deux ans, sans laisser d'adresse. J'ai toujours travaillé à côté. Mais l'âge venant, je me suis fait guide pour étrangers, indicateur des théâtres ou boîtes de nuit. La police est passée par là et a brisé ma carrière. Sans compter que les étrangers eux-mêmes demandaient où l'on pouvait rigoler à Paris. Ils sollicitaient le renseignement. Alors? Voilà huit jours que je la saute sérieusement. J'ai gratté quelques francs à Orsay, à la gare de l'Est, mais il faut être du bâtiment pour opérer aux bagages. Quelle chasse font aux « chineurs » les porteurs ordinaires!

— Et demain, que ferez-vous?

— Est-ce qu'on sait? Ce que je pourrai! En voilà une question! Nous remettons ça?

— Oui.

— Merci! Vous êtes de la partie?

— Quelle partie?

— Enfin, du truc, de la combine? Vous faites la soie ou les cravates, les bas ou bien (il parla plus bas)... les « colis »?

— Rien de tout cela. Je me balade en curieux.

— Vicieux, allez!... Sortons maintenant. On causera. D'autant que ça va boucler... Il pleut moins fort, c'est une veine!

Sur les quais, l'eau ruisselait, dégoulinait des toits



et des auvents, dégorgeait aux égouts avec un bruit atroce. Des rayons de lumière se reflétaient à l'infini dans les ruisseaux grossis, et, plus loin, la Seine semblait charrier un or illusoire à travers la nuit bloquée. Des filles laissées pour compte risquaient encore une dernière chance. J'écoutai le compagnon désenchanté :

— Ah! elles en ont un « business », du Louvre à l'Hôtel de Ville! Paris est gardé. Elles font le guet comme les flics, les pauvres bougresses. Mais vous n'avez pas tout vu!

En passant square Saint-Jacques, l'homme bizarre qui m'accompagnait, souple comme un chat, épaules voûtées, visage rasé de près, les yeux durs, me montra quelques ombres.

— Regardez les promeneurs... Ils tournent autour de la grille, jusqu'à ce qu'un bar ouvrant à quatre heures leur permette d'achever la nuit. Ce sont des « pilons », des mendigots, des « pas-pris », qui ont toujours quelques francs sur eux pour éviter des complications. Beaucoup font les églises et les marchés de quartier pendant le jour. Mais c'est pas le filon. Les vieux dégringolent vite, avec l'hiver.

Nous traversâmes la place et, autour des Halles, près du Sébasto, quels bouges encore! Rue Quincampoix, rues des Lombards et de la Reynie, des

maisons lépreuses, tassées, resserrées, comme étouffées par la peine et l'horreur qu'elles ont connues, écoutent dans le silence le murmure du ruisseau chargé d'immondices et l'appel discret des femmes obstinées, au seuil des hôtels. Je pénètre dans des trous d'ombre. Etranges demeures, aux escaliers poisseux, aux corridors inquiétants. De plain pied, les communs s'ouvrent à côté d'immondes « taules » où veille quelque fille harassée ou quelque ouvrière, car tout, ici, est mêlé. Rue Saint-Merri, des chantiers. Des bars se partagent la même clientèle. Une femme, en chandail, debout devant un zinc, offre à boire à un vieux haillonneux trempé comme un barbet. Pitié des humbles et des parias! En face, je lis sur une enseigne de coiffeur : « *Art, Goût, Beauté.* » C'est tout un programme!

Tout proche est le boulevard, encore plein de lumière et que traversent, frileux, quelques noctambules. La pluie tombe « doucement sur la ville ». On imagine Verlaine et Rimbaud errant de compagnie à travers la cité splendide et terrible, somptueuse et tragique, sous l'averse légère.

Un dernier bar. L'indicateur bafoué par la police, sans emploi et qui est prêt à tout, — je m'en rends compte au rictus mauvais de sa lèvre, — entre et s'assoit devant un pauvre mendigot, déchet lamen-



table, à moitié endormi.

— Alors, lui dit-il, on ne sue pas, mais on est mouillé!

— Trempé comme une soupe. Le coffre est bon.

— Pas de coin pour pioncer?

— Non! J'avais un abri aux ciments, quai de la Tournelle. C'est plus possible. Ça colle trop aux frusques. De quoi qu'on a l'air en sortant de là... Surtout moi qui suis bien vu à Notre-Dame des Victoires! Je me méfie de la police. Elle peut plus me voir.

— Pourquoi?

— Des rognés. J'ai été fait, c'est entendu. Le casier est bon. Mais je suis « viocre », fini. Ah! malheur! Cinquante-quatre ans, dans cet état! Et quatre-vingt-trois ans d'interdiction de séjour. Vous voyez d'ici la gueule des juges chaque fois qu'on me ramasse!

L'homme rit, d'un rire gras et canaille, et il retombe à son mutisme, à son demi-sommeil...

Quelque part, pas très loin, des couples heureux dansent et festoient... La vie!...



## VI

AVEC LES CLOCHARDS DE LA « MAUB. »

« Tant qu'il existera par le fait des  
« lois et des mœurs une damnation  
« sociale; tant que les trois problèmes  
« du siècle, la dégradation de l'homme  
« par le prolétariat, la déchéance de  
« la femme par la faim, l'atrophie de  
« l'enfant par la nuit, ne seront pas  
« résolus; tant qu'il y aura ignorance  
« et misère, les livres de la nature de  
« celui-ci ne seront pas inutiles. »

VICTOR HUGO (Les Misérables),



— Je ferme à deux heures et je rouvre à quatre.

— Pourquoi?

— C'est ainsi, me dit le patron d'un bar assez vaste où sont entassés, devant un verre, des sans-logis...

— La Maubert va se transformer.

— Pas si vite qu'on le souhaiterait...

Je regarde autour de moi. Il y a là des hommes de tous âges, depuis des enfants de seize ans jusqu'à des vieillards. Les premiers dorment, le front dans les bras, avachis sur la table, devant un verre, le dernier. Les vieux chevaux de retour méditent, défont leurs mégots sur un morceau de journal; certains parlent, tout seuls. D'autres, de leurs yeux clignotants et apeurés, scrutent les visages inconnus, cherchent à deviner qui entre ou qui vient. Partout, la misère, atroce, implacable.

Le long des murs des maisons avoisinantes passent, dans l'ombre, des formes qui s'en vont vers quel abri nouveau? Rue Lagrange, rue de l'Hôtel-Colbert, rue de la Huchette, rue Simon-le-Franc, mêmes comparses d'un drame banal et qui semble éternel, la souffrance des hommes n'ayant plus de toit, plus de lit, plus rien, pas même d'espoir!

Les habitants du quartier ont assez des clochards. Ils trouvent que la police est trop indulgente. Le

poème de Jehan Rictus dans les *Soliloques* prend une signification tragique. Mais où iront-ils les malheureux clochards si l'on ferme les bars-refuges?

— On n'a qu'à nous laisser ouverts toute la nuit, me dit un patron de bar. A deux heures, je vide mon établissement. Tout ce beau monde est rejeté à la rue pendant deux heures. Vous pensez bien qu'il y a du tapage. Il faut compter avec les pochards, les demi-fous, les alcooliques invétérés souvent dangereux. Ils s'invectivent, se battent. La police intervient et c'est la nuit au poste et le tribunal pour la plupart. Mais, hors les jours de rafles — et on ne sait jamais quand elles ont lieu, — la rue, comme le bar, appartient aux clochards.

— Le jour, que font-ils? ai-je demandé.

— Tout ce que l'on peut imaginer; mendiants, commissionnaires, joueurs d'accordéon, marchands de fleurs, chiffonniers. Ils viennent ici, boivent, arrangent leurs affaires, échangent ou vendent les hardes ramassées Dieu sait où. Les mauvais bougres indiquent les coups possibles à des apaches de passage qui les régalaient d'une chopine. Ils vont aux soupes à midi, aux distributions charitables du soir, font queue aux asiles de nuit, échouent à l'Assistance publique, qui les secourt, mais pas longtemps, et quand il n'y a plus de place nulle part, couchent sous les ponts. Mais



voici un vieux client...

Je regarde. Un homme, vêtu d'une cotte d'ouvrier, roule à terre au ras du comptoir. Un sergent de ville l'a fait rentrer d'un coup brusque, parce que le malheureux, entre deux vins, faisait du bruit sur le seuil du bar. Le patron, d'un air paisible, dit au client qui se relève, dégrisé :

— Je t'avais prié de te tenir tranquille. C'est ta faute. Veux-tu bien aller t'asseoir dans ton coin!

L'autre obéit, docile. Je le suis. Je commande deux cafés. J'écoute. C'est un monologue. Pas un mot qui n'ait une valeur documentaire. Mon clochard a une tête insignifiante, des yeux éteints, une moustache grisonnante, poisseuse. Une chemise sans col, une combinaison marron, usée et souillée de taches.

— Ah! quelle existence! C'est pas juste aussi. D'accord, j'ai bu un coup de trop. Mais voilà plus d'un an que je bricole sans pouvoir trouver d'ouvrage régulière. Et je suis un bon mécano. Ça, je vous l'assure! Alors, où aller? Ici ou ailleurs, tant qu'on a de quoi payer la « consomme ». Je suis tout seul. J'ai tout perdu. Je n'ai pas la chance d'être réclamé, comme le séminariste.

— Quel séminariste?

— Eh bien! mais si vous fréquentiez plus souvent le quartier vous le connaîtriez. C'est un gas qu'a été-

dié pour être curé. Il parle cinq ou six langues. Il est tombé au balayage, mais il est « noir » un jour sur deux. Quand il va trop fort on le coffre. Alors sa famille paie l'amende, lui donne quelque argent et il recommence! Celui-là, c'est un phénomène. Mais les pauvres copains, les perdus, que font-ils pour se débrouiller? Car ils n'ont plus de métier. Alors, ils acceptent les corvées aux Halles, bourlinguent, gagnent de huit à douze francs par jour. Mais pas de chambre. Comment paieraient-ils? Il couchent ici, rue Aubry-le-Boucher, rue Saint-Martin, au coin du Sébaste, et dès le jour ils reprennent la « chine » à tous les boulots possibles.





A ce moment, un homme titubant s'affale sur un banc. Le patron crie au garçon :

— Ne servez rien. Il a assez bu!

Plus loin, une vieille échevelée trie ses chiffons dans un jupon frangé de boue.

— J'appelle le quart! dit l'homme du zinc. En voilà un chahut! Allez-vous vous taire ou je vous sors?

Un silence. Je demande encore au patron :

— A-t-on pu en sauver quelques-uns?

— Pas souvent. Cependant, j'ai reçu la visite d'un ancien clochard, un comptable, qui couchait ici jadis. Il est employé dans une maison d'alimentation. Mais il a lutté pendant deux ans pour s'en sortir. Un autre aussi, un ancien lieutenant, chevalier de la Légion d'honneur, mené au ruisseau par l'inconduite. Abandonné de sa femme, sans personne, il couchait par terre, dans la cour derrière le café. Il allait aux soupes populaires et vivait de mendicité. Une pitié. A quarante ans, un homme n'est pas fini. C'était le fils d'un hôtelier. Alors, pour l'honneur du métier, plusieurs d'entre nous l'ont secouru et relevé, *par force*. Ah! ça n'a pas été tout seul. On dirait que ces cocos-là ont le goût de leur misère. Enfin, on l'a placé comme plongeur dans un restaurant. Il s'est refait.

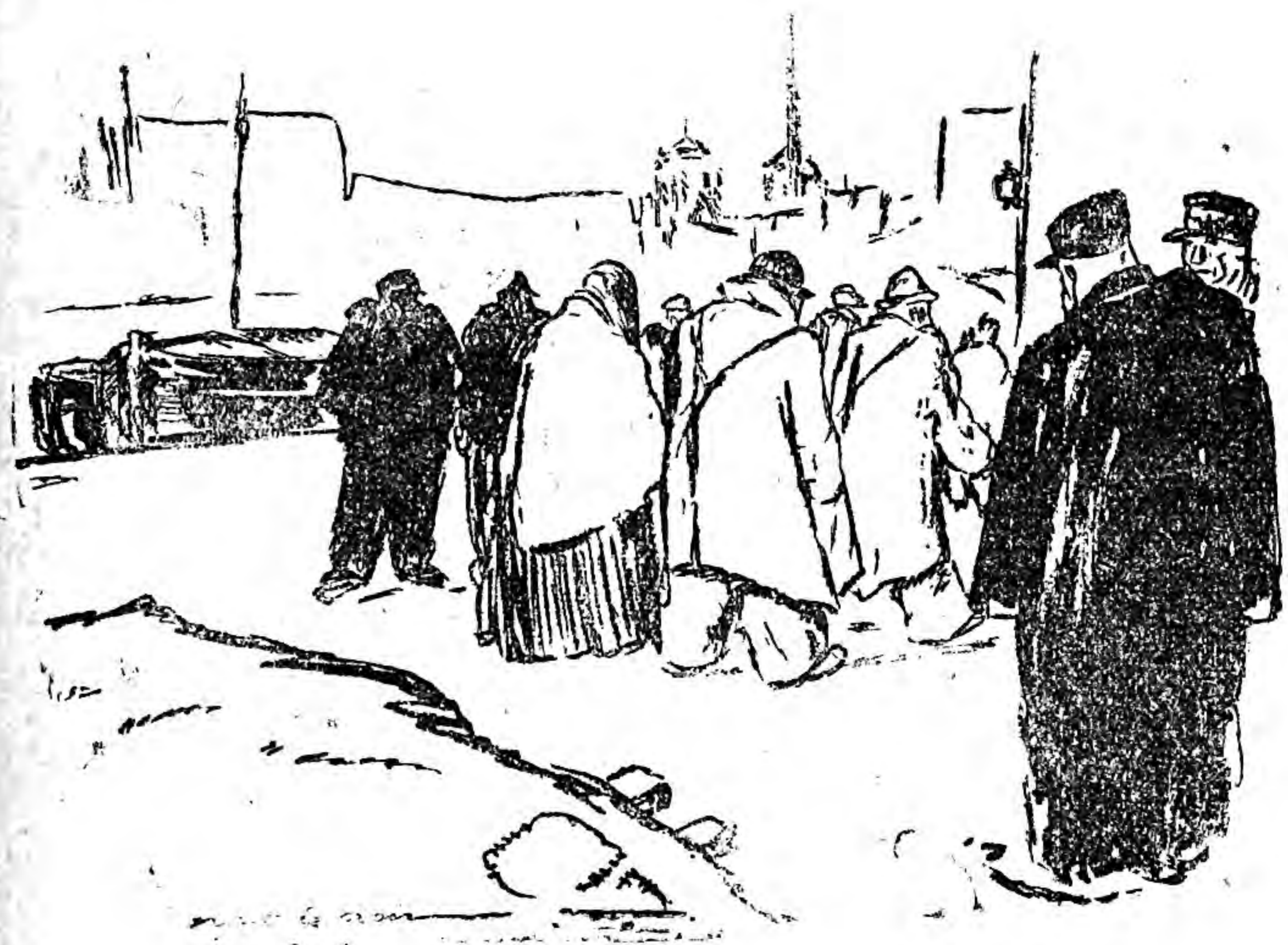
— Vous l'avez revu?

— Naturellement! Mais pas tout de suite... Six mois après.

— Alors?

— Alors? Il m'a serré la main et il a « chialé » sur le zinc, il a pleuré comme un « momignard »...





## VII

ACRÉ! LA RAFLE.

*Ni Louis XIV vidant le quartier Maubert de tous ses gueux, ni les architectes modernes le couvrant de bâtisses bourgeoises n'ont pu en extirper les vagabonds, les misérables qui, chaque nuit, viennent à la place où leurs ancêtres, les vieux « rifodés » de la Truanderie régnaient sous l'insigne du chien mort.*

PIERRE HAMP.



Une nuit romantique de fin d'automne. Le ciel roule des nuages qui se fixent çà et là, selon la force du vent et découvrent une lune comme on en voit dans les lithographies de Daniel Vierge ou de Gustave Doré. La haute silhouette de Notre-Dame se découpe, admirable de lignes et se reflète dans l'eau pailletée d'argent du fleuve qui glisse autour de la Cité. Les maisons, tassées au long du quai, dorment. Par endroits l'œil rouge d'un débit borgne troue l'ombre. Nous allons, quelques agents robustes et des inspecteurs. L'un d'eux me dit : « La récolte sera maigre. On dirait qu'ils se méfient. Il y en a cependant une douzaine au poste, ivrognes et filles. On va compléter le lot... »

Nous avons quitté la rue du Haut-Pavé, quai Montebello et passé devant « le Caveau historique, auberge du moyen âge à l'Ymaige de Notre-Dame », où les touristes et les curieux peuvent apprendre qu'il sont dans un des coins les plus pittoresques du vieux Quartier Latin, parmi les souterrains de l'ancien cloître des Carmélites, « au milieu des restes uniques, moyenâgeux, puits, grotte, tourelle, oubliettes, sculptures datant du début du quinzième siècle ».

O Villon! Belle Haulmière, Guillemette et Marion Pautarde, vous avez passé dans ces ruelles, en compagnie des « escholiers »... Vos ombres ont à

jamais quitté ces parages auxquels la vie moderne fait un cadre déconcertant. Nous descendons sur la berge où sont alignées les réserves de pierre et de ciment, sous des bâches. Devant nous, quelques silhouettes se dressent ou sautent à terre des péniches. On fait la cueillette. Pas un mot. Les vagabonds savent où ils vont être conduits. On les interroge rapidement. L'un d'eux répond. Un plus vieux se tait, rageur et hargneux.

— Alors, encore toi?

— Oui, m'sieu l'agent.

— Toujours pareil, alors?

— Du pareil au même, naturellement.

— Où couchais-tu, avant, depuis huit jours?

— Une seule fois, chez la Juive.

— Et maintenant?

— Ici et chez vous!

Un silence douloureux tombe sur le groupe que nous formons. Le vieux suit en traînant les pieds.

— Et toi?

— Sans boulot! Je suis rentré de batterie, de l'Orléanais, il y a huit jours.

— Tu n'as rien trouvé?

— Rien. Je bricole un peu aux Halles. Et puis, je suis bien ici. En voilà une idée de me lever encore une fois.



— Passe devant.

Et, s'adressant à moi : « C'est un récidiviste. Il



est toujours à la cloche, chaque fois qu'il revient à Paris. Voilà votre affaire. Il vous renseignera.

Nous fermons la marche, le gueux et moi et l'homme rit.

— Pourquoi riez-vous ?

— Parce que *la police m'a toujours fait rire!* On n'en sort pas de la dèche. On y retombe toujours. Retour de travaux agricoles, j'ai pris ma place sur ce coin de quai. Et puis quelquefois, il y a des occasions, des poulettes, on ne sait jamais!

Il dit ces mots d'un air canaille. Il est hideux à quarante ans et d'une saleté répugnante. Quelle misère! Quelle détresse et quelle honte aussi!

— Pas moyen d'en sortir ?

— Mais non, je vous dis! Je connais tous les coins où l'on dort quand il pleut trop, chez Guignard, chez Marcel, rue Mouffetard... Je fais le marché, le dimanche, rue Saint-Médard et ailleurs, où l'on rencontre de tout, sans compter les poux. Ah! je vous assure qu'ils tiennent à ma peau. Dernièrement, j'ai failli être assommé par des bicots qui se figuraient que j'étais « aux sous »... Je me réfugie rue Simon-le-Franc, chez un bistro qui nous connaît; je tombe sur une bande d'interdits de séjour qui se chamailaient au sujet d'un manchot, à moitié plein, revenu de Guyane et qui recherchait une femme pour la zigouiller. Parole! Si vous l'aviez entendu raconter son histoire!! Ça s'est terminé au violon, une fois de plus! J'avais quelques francs sur moi, j'ai pu filer sans aller à l'ours, par le quai Saint-Bernard, où je



savais trouver un coin. Il faisait un temps! Ah! malheur!

« Cet été, pas un rond, et une soif!! En route pour la halle aux vins avec des « forets ». Seulement, ces gas-là ne savent pas travailler. Ils se saoulent tout d'un coup et on les ramasse comme des caisses à ordures, au coin des travées.

Mais en se surveillant, on pouvait vivre quatre jours avec huit ou dix francs, la boisson à l'œil, comme de bien entendu! »

Nous remontions vers le pont Saint-Michel et, de là, au poste avec l'escorte minable dont la déchéance physique s'accusa tragique sous la lumière brutale.

Je vais aux deux violons. Côté des hommes, trois sont déjà endormis. L'un d'eux a glissé du banc, la tête sur la planche, assommé par l'ivresse. Dans l'autre cellule, des femmes en guenilles et deux « ra-deuses » en costume assez élégant.

— Ça ne sent pas la rose ici, hein! me crie-t-on.

A terre, étendue de tout son long, une créature sans âge ronfle.

— Ah! elle en fait une musique!! Si vous venez pour la nuit, c'est gratis! On se distraira!

Un rire gouailleur me fait fuir.

Dans le poste, interrogatoire sommaire.

— Combien avez-vous d'argent? Montrez.

Des sacs innommables sortent des objets hétéroclites et quelques sous.

— On m'a volée, m'sieu l'agent.

— Pas de domicile?

— J'ai quitté ma chambre avant-hier, mais j'ai couché à l'hôtel, hier, pour six francs Il y avait des draps! »

Celle qui parle est une pauvre sans bas, les pieds dans des savates, dépeignée, affreuse..., mais elle a aux oreilles deux énormes perles fausses!!

Voici une demi-folle qui hurle.

— On n'arrête pas une honnête femme. Mon ami, le docteur Toulouse, qui m'a protégée, vous donnera de ses nouvelles.





Et, sur cette déclaration singulière, la malheureuse s'étend en travers de la table. Au violon, avec les autres.

— Et vous? (L'inspecteur s'adresse à une rouquine hommasse et prétentieuse).

— Moi? Je me rendais chez une parente.

— Où?

— A la Bastoche.

— A cette heure?

— Oh! le métier qu'elle fait l'oblige à rentrer tard.

— Vos papiers? Je vous connais! Vous êtes une clocharde, et pas en règle. Vous me comprenez?

— C'est étonnant. Je ne sais pas où j'ai mis mon livret de mariage! Je l'avais pourtant ce matin encore!...

— Ça va. On s'expliquera demain. Tâchez de trouver un coin là-dedans.

Sous clef. A une autre.

— Je suis madame Rozier, monsieur.

— Oui! Eh bien! madame Rozier, à l'abri! Vous auriez pris froid!

Le troupeau est vérifié, parqué.

J'écoute un instant. La folle continue à protester : « Le docteur Toulouse, mon ami!... » Puis un

sanglot.

Sainte-Anne priez pour elle!

Tout près quelques « bocards » projettent des lumières vives dans les ruelles... Illusions!!...





## VIII

### LE LONG DES QUAIS.

*On joue les mines d'or, les puits de pétrole, les greniers à blé, la houille noire, la houille blanche, la maîtrise des mers, les cargaisons de coton, les contrées inconnues. « On joue pour l'honneur », dit-on au peuple. Et le peuple, dernier Don Quichotte, sublime et puéril ingénu, marche pour l'honneur, donnant tout son sang.*

SÉVERINE.

Paris dort ou s'amuse, là-bas où les « belles filles aux cuisses de soie » bravent la détresse qui passe. Je pense au luxe, à la richesse insolente, aux mauvais bergers qui trafiquent de l'honneur d'un peuple, et j'ai mal comme un révolté aux poings brisés.

Et puis, j'ai quitté la rafle avec une impression de détresse profonde. Un homme a passé par maille, Sébastien, le colporteur. Je l'ai rejoint pont Saint-



Michel et comme il a exactement vingt et un sous sur lui, est en « vagabondage », je le prends avec moi le long de la Seine, non sans lui avoir glissé le fafiot libérateur.

— Dix balles! Je suis peinarde. Où qu'on va?

— Le long des quais. Je veux voir.

— Quoi?

— Où vous vous cachez les uns et les autres, pour dormir. Mais vous que j'ai connu jadis à Nice...

— A Nice!

— Oui! Vous vendiez du papier...

— C'est vrai. Mais moi, je ne vous reconnais pas. Ça va, on est toujours copains, alors, on peut s'expliquer.

Sébastien a cinquante ans. C'est un brun sale aux yeux fuyants sous des sourcils exagérés. Il parle comme il le désire, sans livrer de secrets trop lourds.

— Au fond, n'est-ce pas, qui n'a pas volé une montre en argent dans sa vie? J'ai eu des malheurs et puis j'ai trop couru. Mais j'en ai vu des vertes et des pas mûres. Ainsi, il y a six mois, je m'étais mis avec une revendeuse aux Halles. Du boulot. Un peu de tranquillité. Un soir, on me prend sur le tas avec un gars de carambouille. Alors, au truc. Le lendemain relâché. La même, informée par une face de pêche, me laisse tomber. Pourtant, je voulais





« bosser ». Dispute. J'ai le rouge vif. Un marron. Dans les pommes la rombière, et me voilà fait une seconde fois. Quinze jours de taule. Depuis, la mistonque, et quelle mistonque!! J'ai couché partout, rue Simon-le-Franc, rue de la Reynie, rue Quincampoix, en meublé à la nuit, en chambrée, chez la Juive, à Auteuil, au bord de l'eau dans des « concerts » avec des pauvres mêmes sans « business ». Ah! J'en ai vu. Et ce soir, sans un. Si vous n'étiez pas passé je me laissais cueillir, comme une fleur!

Nous sommes devant le Louvre. Je questionne.

— Quel était votre métier, Sébastien?

— Tourneur sur bois, mais vous parlez si j'ai perdu la main. J'ai bourlingué après des erreurs...

— Quelles erreurs?

— J'étais gosse. Ça ne regarde personne.

Sébastien rentre le cou dans son veston, hostile, muet un moment.

— Pas d'offense au moins?

— Non, mais faut pas remuer tout ça. J'ai vécu où j'ai pu. Vous ne savez pas ce que c'est une vie pareille. J'ai fait la vais-





selle dans les bocards, la piste rues Galande et de la Huchette, pour des filles qui n'osaient pas sortir des taules. J'ai suivi les boulevards, des théâtres aux boîtes de nuit. J'ai dormi quai aux Fleurs derrière les paniers. Seul, traqué, perdu, mais un homme quand même, tenez, *j'ai eu l'amour avec des gonzesses qui avaient froid.*

L'homme garde encore le silence, un moment, puis reprend, à la hauteur du pont de la Concorde :

— Rue de Bièvre, j'ai fait les allumettes avec un homme qui savait manier le phosphore. Rue Maître-Albert j'ai coltiné pour un marchand de vins qui me nourrissait à midi. Rue Lagrange j'ai butté un salaud qui m'avait donné aux poisses. Excuse! J'aurais pas dû le raconter.

— Soyez sans crainte.

— Oh! Je m'en fous! Vous parlez qu'il a chaviré les « callots », le mec, depuis le temps! Ah! quelle époque! Malheureux, mais malheureux, et incapable de faire un mauvais coup, je vous assure, mais perdu! Et en loques! Ah! il faisait beau se présenter aux patrons pour du boulot. On me sortait. Et je me rappelle, en hiver, les pieds gelés, rhumatisant, je me présente au commissariat qui me refoule à l'hôpital. « Où habitez-vous? » que me dit l'employé. Je lui réponds : « J'ai pas de domicile! »

— Mais la nuit dernière, où avez-vous couché?

— Sous le Pont-Neuf. Alors, le camarade, en rigolant, me dit : « C'est pas notre arrondissement. Allez à l'Hôtel Dieu! » Et vous vous rendez compte : une matinée glaciale, avec du verglas qui fondait sous une pluie fine. Ah! je le retiens, le bonhomme de l'hôpital!

Nous arrivons à Grenelle, puis au quai aux Pierres, après Javel.

— Là, me dit Sébastien, y a du bon pour la cloche, mais c'est infecté de vieux mégotiers, qui toussent et crachent en arrangeant leur marchandise dès le petit jour. Et puis, c'est risqué. Des gars viennent proposer des états-civils truqués à ceux qui n'en ont pas. On prend des « rencards » impasse Maubert, rue des Grands-Degrés, rue de l'Hôtel-Colbert, rue des Anglais, ça dépend des endroits choisis par les « frappes ». Et alors, on risque gros... Ainsi, il y avait un type qui avait un livret d'assassin. On l'a fait. Et il lui a été bien difficile de s'en tirer sans franchir la lourde. Allez, *tout n'est pas rose quand on ne sait pas où dormir!*

Le viaduc d'Auteuil dessinait sa silhouette d'errant que l'ombre semblait absorber. Et le silence, silence atroce de Paris drapé de nuit, qui oublie tout, la douleur, la misère et le crime, et qui rêve!!...



## IX

### CEUX QUI N'ONT PLUS DE VISAGE.

*Mais la nature humaine est essentiellement imprévoyante. Son imprévoyance n'est égalée que par sa faculté d'oubli, déconcertante et merveilleuse, présent des Dieux qui lui permet sans cesse de revivre et de reprendre courage. Seuls, touchent les malheurs présents. Le petit verre c'est aujourd'hui. La maladie, c'est demain!...*

J. PAUL-BONCOUR.

- Vous n'avez pas peur des poux?
- Non! J'en ai eu, déjà!
- Alors, me dit mon compagnon, on va cueillir le camarade Théodore, rue de la Huchette. Il a dégoté un coin, au fond d'une cour, et il prétend garder la cour. Je vous demande! Garder quoi? Enfin, il a pour quelque temps, parmi des sacs, un





coin possible. Mais avec la paille et les chiffons, ça grouille un peu...

— Qui est-ce, Théodore?

— Un bonhomme qui a la bougeotte. Il a trimé sur toutes les routes de France et de Navarre et fait tous les métiers à côté : clochard, cheminéau, marchand ambulat, journaliste...

— Un confrère.

— Ne blaguez pas. Il a vendu du papier. Il a mendié au seuil des églises, fait le coup du testament, joué l'infirmé et le sourd-muet. Pas bête, mais il ne s'est appliqué qu'à vivre dehors.

— Comment l'avez-vous connu?

— A Lyon. Il distribuait des prospectus pour maladies secrètes et en même temps offrait selon la gueule du passant, des cartes de « bobinard »! Moi,

je faisais les chantiers comme gardien de nuit, pendant la belle saison.

Nous allâmes rue de la Huchette. Le « camarade », en sourdine, appela : « Hé! Théodore! » Une voix grailonneuse, cassée, indéfinissable, répondit : « Après? Si c'est le quart, on y va! — Mais non, c'est Clément! Viens, y a du bon! »

Je vis surgir de l'ombre une forme étrange, qui se hissa d'un tas comme un poteau de rue barrée sur un monticule de gravats. Maigre, déguenillé, l'homme flottait dans un complet sans boutons, enveloppé d'un vaste sarreau en toile kaki. Une casquette de lainage tombait sur les yeux mi-clos, inquiétants. L'âge? Cinquante-cinq ou soixante ans. Une ruine physiologique.

Il vint à nous en murmurant : « Ah! la mouise! la mouise!... Monsieur est un ami? »

— Oui, répondit Clément.





— Alors il paie un verre?

— Naturellement! Moi je couche par là. J'ai un peu de boulot aux Halles. Pas fort, mais enfin je ne la saute pas tout à fait.

— Où qu'on va? fit le sinistre Théodore.

— A côté d'abord.

— Oui, c'est trouvé! Ça nous donnera du courage.

A côté, un débit où somnolent trois filles et cinq ou six clochards. Tous en pays de connaissance. Clément, alléché par un petit billet que je lui glissai, me dit :

— Vous voyez ce gros qui ne dort pas, c'est un cordonnier. Il n'a jamais pu avoir de logement depuis la guerre. Il couche où il peut. La journée, il rôde dans les rues, carrefours, impasses, où il rapetasse les « grolles » avec les cuirs de vieilles godasses lâchées dans les poubelles. Au fond, il se débrouille. Ce jeune gas de trente ans, c'est un matelot de passage. Il bourlingue de ville en ville. Il va au Havre pour s'embarquer. On l'avait trouvé à moitié assommé à Bordeaux sur le quai de Paludate, à la cale aux pierres. Il n'a jamais voulu donner le « mec » qui l'avait arrangé. Histoire de poules, là-dessous... Au fond, ce gosse de vingt ans qui roupille la gueule ouverte, c'est un pauvre marloupin qui a les foies.





On l'a vidé d'un quartier de Nancy où il vivait de ses beaux yeux. Mais pas de courage. Il gémit comme une femme en couches sur son malheur.

— Alors, rien à faire? A son âge, on travaille, on cherche à oublier le passé.

— Ça va, ça va! Mais moi je vous dis qu'il ira plus bas encore. Allez, *quand on tombe à la purée, c'est pour longtemps*. Et puis, c'est une poire! Il joue toujours au sentiment! Alors, vous comprenez, on est foutu, au jour d'aujourd'hui, avec de pareilles idées!

On but un « rouge » et Théodore lança :

— Où qu'on va, maintenant?

— A la Bolée, rue de l'Hirondelle.

— Il y aura peut-être des rupins, des curieux.

— Non, pas à cette heure. Il n'est pas minuit.

— Vous croyez qu'on nous recevra?

— Et alors! C'est Monsieur qui paie. Faudrait voir!

— Laisse-moi m'arranger, dit Théodore.

Il rajusta son vague covercoat-sarreau, cependant que Clément boutonnait son veston de velours râpé comme fesses de singe.

Rue de l'Hirondelle, la vieille cidrerie s'ouvre, accueillante. Son portail de chêne a quelque allure théâtrale et le comptoir se dresse devant des tonneaux



et des bancs. La seconde pièce a un aspect rustique : cheminée, landiers, souvenirs normands. Et plus au fond, la salle d'honneur, antre bizarre où des écrivains et des artistes vinrent s'asseoir. Aux murs, des dessins, des peintures, quelques-unes fort intéressantes, et la plaque commémorative parée de noms connus et glorieux. A la vérité, décor bien présenté, sans compter le caveau inquiétant, véritable refuge. Les tournées de névrosés peuvent y trouver le frisson. Les « graffiti » y sont nombreux et éloquents.

Nous restâmes devant le zinc, Théodore, Clément et moi, assis à une table, sous l'œil assez étonné du patron.

Pour se remonter, Théodore prit un calvados et Clément, plus altéré, une chopine de « brutal ».

— Théodore, dit-il, raconte au copain — le copain, c'était moi — l'histoire de l'orgue et du testament.

— Oh! fit Théodore, c'est bien simple. Je sortais de prison pour vagabondage, en douce, sans pétard. L'Assistance me fit travailler. Puis, un jour, à Marseille, je mis les voiles. Je m'entendis avec un « pilon » qui jouait de l'orgue aux terrasses. Il ramassait pas mal. On était d'accord. J'arrivais en courant, criant que le « poteau » m'avait volé l'instrument. Il détaillait. Et je récoltai des dédommagements. La





farce dura cinq jours à travers la ville, le port, la Cannebière, Longchamp, la Corniche, et puis, un soir, mon bonhomme, saoul-perdu, balança l'orgue dans la mer. Alors, vous voyez ma fiole ! je l'ai un peu cogné et j'ai repris la route.

— Et le testament ?

— Oh ! ça, c'est plus sérieux. Il fallait être assez correct, mais très usé comme frusques. Voilà. J'avais connu un Italien qui possédait des papiers de succession qu'il me passa pour vingt francs et une valise. J'étais l'héritier. Vous saisissez ? J'allais dans les maisons, chez les ecclésiastiques, les protestants, et je refilai mon histoire : procès à soutenir, droits incontestables à une fortune qu'on voulait me « faucher »... Bref, les gens n'avaient pas le temps d'écouter tout le boniment, mais ils casquaient. Je fis ainsi la place de Toulon à Saint-Etienne. Et puis, un jour, au réveil, après une nuit à l'asile, je m'aperçus qu'on m'avait refait les papiers et le testament. C'est pas des coups, entre « trimards » !

Le camarade Clément s'était endormi.

Je le confiai à la garde de Théodore et saluai le grand Saint-Michel en passant.









X

LÈPRES DE PARIS.

« Il y a des gens de qui l'on ne peut  
« jamais croire du mal sans l'avoir  
« vu; mais il n'y en a point en qui il  
« nous doive surprendre en le  
« voyant. »

LA ROCHEFOUCAULD.



Après des pluies, des pluies interminables, le ciel d'automne nous fait aumône d'un sourire. A la fin du jour, sur les frondaisons rouillées des arbres, sur ce paysage parisien que Raffaelli a si passionnément traduit, tombe un ciel rose, fané, chlorotique, une agonie de soleil qui n'est pas sans charme romantique et attendri.

Place du Combat, qu'encadrent en étoile des rues faites pour le passage en bataillons serrés des révoltés ou des réfractaires, des ménagères se hâtent vers les provisions du soir.

Boulevard de la Villette, encastrées dans des groupes de hautes maisons modernes, deux boyaux infects, les rues Asselin et Montjol... Carco a dit quelque part qu'on ne trouverait pas l'équivalent à Marseille et à Toulon. Je veux bien le croire, quoique là-bas, où j'ai traîné pour voir et pour comprendre, sous le soleil du Midi, la couleur est plus vive et allume des feux inconnus. Anvers, Naples, Whitechapel à Londres, les américas de Madrid, les bouges de Paramaribo et de New-York ne m'ont pas laissé une impression de tristesse plus désolée que ces deux misérables rues qui grimpent en plein Paris, du boulevard populeux et honnête, vers une placette où jouent des enfants qui ne savent rien de l'existence, se battent, se culbutent, garçons et filles, vite éveillés

à l'instinct sexuel.

Pauvres petits, les uns rachitiques, grosses têtes, yeux battus et glacés, sans flamme intérieure, ils étalent leur pouillerie au seuil des maisons aux fenêtres borgnes, en ruine, certaines abandonnées, d'autres bien garnies, avec une fille à chaque fenêtre qui, feignant de travailler à quelque ouvrage choisi, sollicite le passant. Dans un coin, une maison a l'aspect d'un tas de bois et de papier; à côté, un vieux fourgon bariolé d'affiches qui tiennent par miracle les cloisons de bois.

L'effet est atroce. Naturellement, des hôtels -- quels hôtels! -- des bars, bons refuges où l'on tient conseil.

J'entre dans l'un d'eux :

Au zinc, un vieux faiseur qui péroré, entouré de filles





auxquelles il vante ses mérites et ses relations. Dès qu'il m'aperçoit, silence hostile. Les femmes, plus hardies, se font des signes. Je suis l'intrus. Je le sens. Mais j'en ai vu d'autres.



Le patron me sert. Je m'adosse au zinc et fais front à ces cinq ou six specimens de la misère et du vice.

— Alors, ça va? Le coin est possible? Pas trop de « pet »? Le beau par-

leur répond :

— C'est nos affaires. On se défend!

Il s'éloigne. Une à une les filles disparaissent. Je reste seul avec le patron du bar. Je vais résolument dans la salle du fond où une cuisinière mijote un ragoût. Le patron me suit.

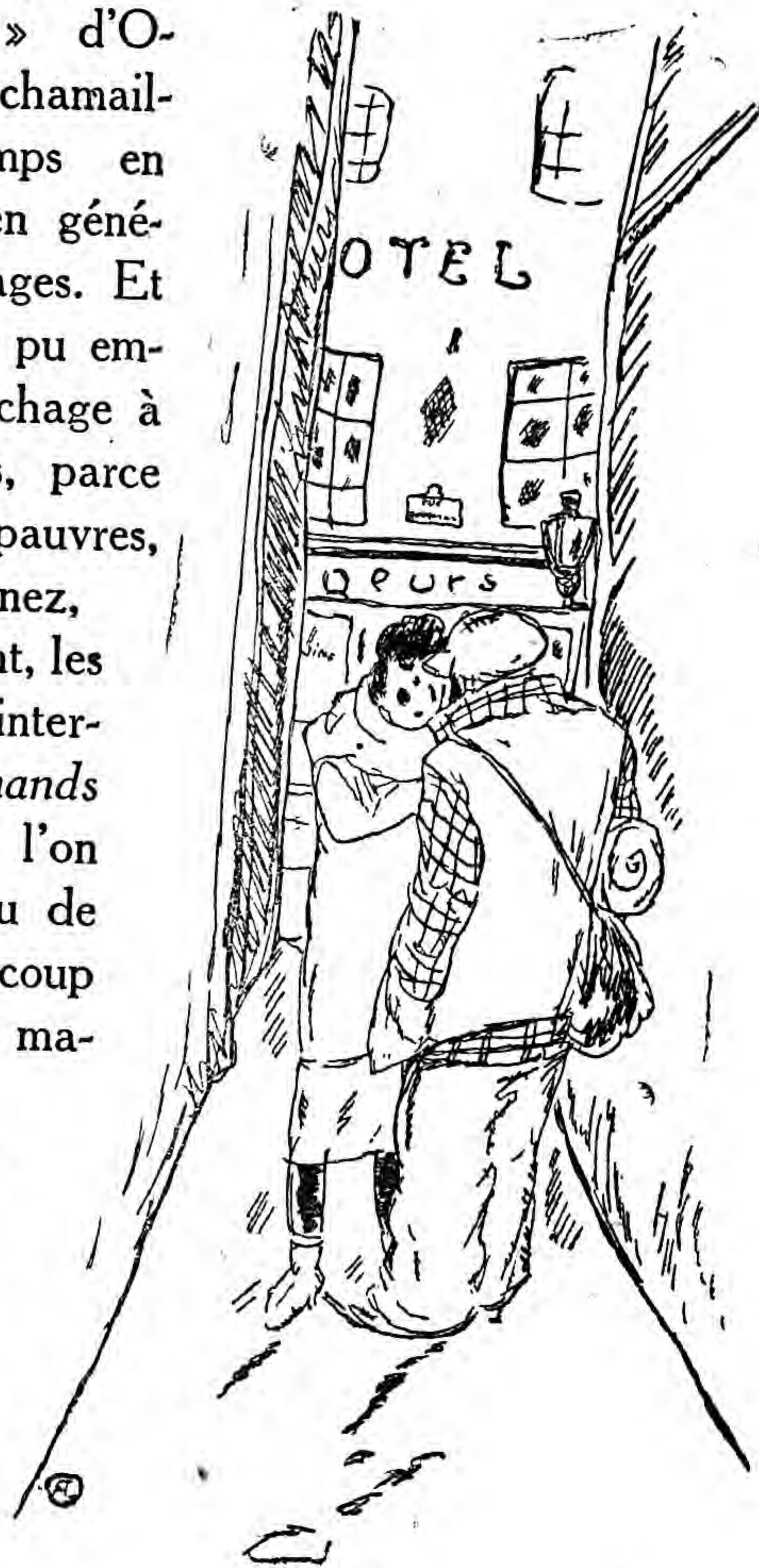
— Monsieur est inspecteur? Ici, c'est tranquille!

— Non! Hygiène.

— Oh! Tout est blanchi à la chaux. Je loue la chambre de 100 à 150 francs. J'ai des Algériens,

des bicots, quelques « bonhommes » d'Orient. Ils se chamailent de temps en temps, mais en général ils sont sages. Et je n'ai jamais pu empêcher le couchage à deux ou trois, parce qu'il y a les pauvres, vous comprenez, ceux qui passent, les poursuivis, les interdits, les *marchands de tout*, que l'on cache. Ici, peu de raffles. Beaucoup de misère. Au matin, tout ça démarre sans laisser d'adresse. Reste le client qui paie. Celui-là, je le tiens.

A nuit clo-







se, vers une heure du matin, je suis revenu dans ce coin de malédiction et de désespoir. Personne! Mais des trouées de lumière saignent dans l'ombre comme une lame en pleine chair. A qui m'adresser? Je rôde. Au débou-

ché, sur le boulevard, une fille esquisse le sourire stéréotypé. Un bar, le dernier ouvert, nous réunit.

- Alors, mauvais, le coin?
- Oui et non. Qu'est-ce qu'on prend?
- Une menthe. Et toi?
- Un vittel-cass'.
- Depuis longtemps ici?
- Deux ans. Le centre ne rendait plus pour moi,

parce que j'ai eu des rognés.

Je vois à son doigt une alliance, triste et mince bijou, sauvé de la « mouise » et du « pégale », par quel miracle!

- Mariée?
- Oui! Ah! ne m'en parle pas! Mon mari est

peintre. Il a les poumons pris. Il est bon. Le médecin me l'a dit!... On le prolonge. J'étais giletière. On la crevait. Alors j'ai descendu au tas, comme les autres. Et j'ai pu travailler sans « carte ». Je tremble en y pensant. Que veux-tu! On habite Montrouge. Je rentre avec le premier métro ou le dernier, ça dépend. Le quartier n'est pas trop dur. Et puis, ici, tu sais, *on fait vite*. Pas d'histoire, pas de « piqués » ou d'amateurs. De braves types qui en veulent un peu et s'en vont après, polis, en disant merci. C'est comme je te le dis. Seulement, tu comprends, je peux pas *laisser crever mon mari!*

Tout cela est dit sans aucun artifice, normalement. La jeune femme a parlé avec une simplicité, une humilité d'enfant punie... Elle n'insiste pas pour la « rigolade ».

La rigolade!... C'est à pleurer.





## XI

### SANS LOGIS, ERRANTS ET VAINCUS.

*« Tout le malheur des hommes  
« vient d'une seule chose qui est de ne  
« savoir pas demeurer en repos dans  
« une chambre. »*

PASCAL.

Il manque à Paris plus de soixante mille logements. Et ceux qui les réclament peuvent payer. Que penser des errants qui n'ont même plus une « pierre pour y poser leur tête » et dormir? Car c'est un fait. Mes pérégrinations nocturnes m'ont prouvé que plusieurs milliers d'individus, de toutes catégories, de toutes classes, les déçus et les pauvres, sont, quelle que soit la température, sous la pluie, dans le froid et dans le noir, à la recherche d'un abri. Place Maubert, autour des Halles, dans les bouges ou les cafés, ceux qui ont pu trouver refuge, pour le prix d'un verre, le coin de table et de banc moyennant deux



francs, des centaines d'êtres abandonnés passent la nuit recroquevillés sur eux-mêmes, le front collé à la table poisseuse, étendus à terre comme des bêtes.

Il faut avoir vu, de ses yeux, l'étrange compagnie que forment les sans-logis de toutes nationalités, dans les bars, les salles franches et les taudis, rue des Trois-Portes, rue de Bièvre, rue Frédéric-Sauton, rue Lagrange, rue de la Poterie, ailleurs, où l'on peut essayer de trouver un asile provisoire pour attendre que se lève le « frais » matin et que recommence le perpétuel voyage de la misère inquiète de travail et de pain. Et que de rencontres angoissantes! Je demande à une jeune fille hâve, aux yeux énormes, brillant dans le visage ravagé :

— Sans travail?

— Non! Mais pas assez, et sans chambre. Alors, je viens ici. Pour un café chaud, j'ai le droit de dormir.

Une toux sèche la déchire, la secoue. Je prends sa main toute moite qui se crispe sur la mienne. Comme un être pris de vertige se cramponne, elle semble chercher protection et soutien. Et pas un regard équivoque, pas de vice, rien de suspect. De la souffrance, simplement.

— Vous êtes malade?

— Oui.



Robert Le Noir



— On vous soignerait. Allez à la consultation.

— J'ai quitté l'hôpital lundi. Que voulez-vous, tout ça se tassera...

Hélas! je suis certain que c'est la terre du cimetière qui se tassera sur la malheureuse.

J'ai retrouvé les mêmes douleurs, les mêmes craintes, les mêmes frayeurs de bêtes traquées : à la Villette, en des impasses où l'odeur de la vie est une atroce puanteur; à Plaisance, au Petit-Montrouge, dans certains coins du quartier de la Santé si mélancoliques, si essentiellement gris et atroces de solitude par les nuits d'automne aggravées de pluie; dans les ruelles de Saint-Denis, misère et prostitution mêlées, partout où les porteurs de haillons trouvent, en harmonie avec leur détresse, la vie des choses, faisant corns avec l'existence perdue des êtres sans abris.

J'ai vu le ghetto parisien (quartier Saint-Gervais, au Temple, rue des Ecoiffes, rue des Rosiers), les logis malsains, exiguës où six et huit enfants s'amuse et couchent dans la même pièce. Mais que de sollicitude, que de fraternité entre les Juifs qui savent porter leur misère avec autant de fierté qu'une couronne et qui, à l'encontre d'autres pauvres gens, ne glissent pas à la déchéance totale. Peuple d'éternel exil, il emporte depuis Moïse et la révélation de la Loi au mont Sinaï, Israël de Samarie et Judas de



Jérusalem, avec les prophètes qui couraient le monde, l'espoir tenace et une charité sans égale. Et le même sentiment les unit, les fait se rapprocher, se grouper entre eux dans la fortune comme dans la plus atroce misère.

\*  
\*\*

Je laisse à leur destin tragique les individus devant lesquels toutes portes sont fermées. Certains vagabonds aiment la prison chauffée et la maigre pitance qu'on y sert. Peu leur importe! Le vent souffle si froid dehors!

Mais je pense que Paris, en dix ans, a vu sa population augmenter de deux millions d'habitants et que la crise du logement sévit toujours et s'est même aggravée. Le travail n'a pas d'asile suffisant. L'atelier et l'usine rejettent à la rue des ouvriers qui concourent à la fortune nationale. Où vont-ils? Au taudis malsain, mal aéré, dans le faubourg populeux aux promiscuités redoutables. La banlieue, la maisonnette, la cité bien organisée? Oui, des exceptions à la règle. On vit où l'on peut et en général le plus près possible du « turbin ».

L'an dernier, M. Pierre Godin, président du Conseil municipal de Paris, écrivait dans le *Temps* :

*N'est-il pas humiliant qu'à notre époque, des êtres humains, quelque responsables qu'ils puissent être de leur déchéance — ne nous perdons pas dans cette recherche des responsabilités — dorment dans la rue même, exposés à toutes les rigueurs des saisons, proies désignées pour la maladie, pour la mort?*

*Le droit à l'abri ne devrait-il pas être inscrit dans la loi, droit sacré, comme a été inscrit le droit à l'assistance?*

Le droit à l'abri, le droit à l'assistance?

Hélas! ils sont trop.

Et ce flot monte toujours, grossi par les émigrants, les sans-travail venus de pays surpeuplés, ceux pour qui le pays natal n'apparaît plus qu'à travers une mélodie nostalgique, un air de balalaïka, et dont la vraie patrie sera, désormais, faite de pauvreté, de misère et d'oubli.



## FILLES DE JOIE, FILLES DE MISÈRE.

*Tout fait dont nous ne sommes pas les témoins n'est établi que sur des preuves morales et toute preuve morale est susceptible de plus ou de moins.*

JEAN-JACQUES ROUSSEAU.

— Mimile est fait!

— Pas possible!

— Mais puisque je le dis. Des amis l'ont entraîné pour une « entreprise ». Il est faible. Au lieu de rester peinard, il a accepté la combine. Et, résultat, embarqué par les « bourres » qui avaient connu par un faux témoin qui les a « donnés », le plan d'attaque. On les a pris comme des rats. Tu penses! Il faut améliorer l'ordinaire en « prévence ». Alors, un peu de cœur. Combien chacune?

— La « thune »? Ça va? répond une grosse brune que rien ne doit surprendre ou effrayer.



— Merci Margot, toi, tu comprends les choses!

Tour à tour ces dames du Sébasto tirent de leurs bas — cette caisse qui ne saurait être d'épargne — les menus billets que l'on fera tenir au délinquant, car, affirme la demoiselle férue de Mimile, « on a quelqu'un à la taule qui fera le nécessaire ».

— Tu te rends compte si je m'en fais, ajoute Aline (c'est le nom de la quémandeuse), Mimile est si délicat « sur sa bouche »!

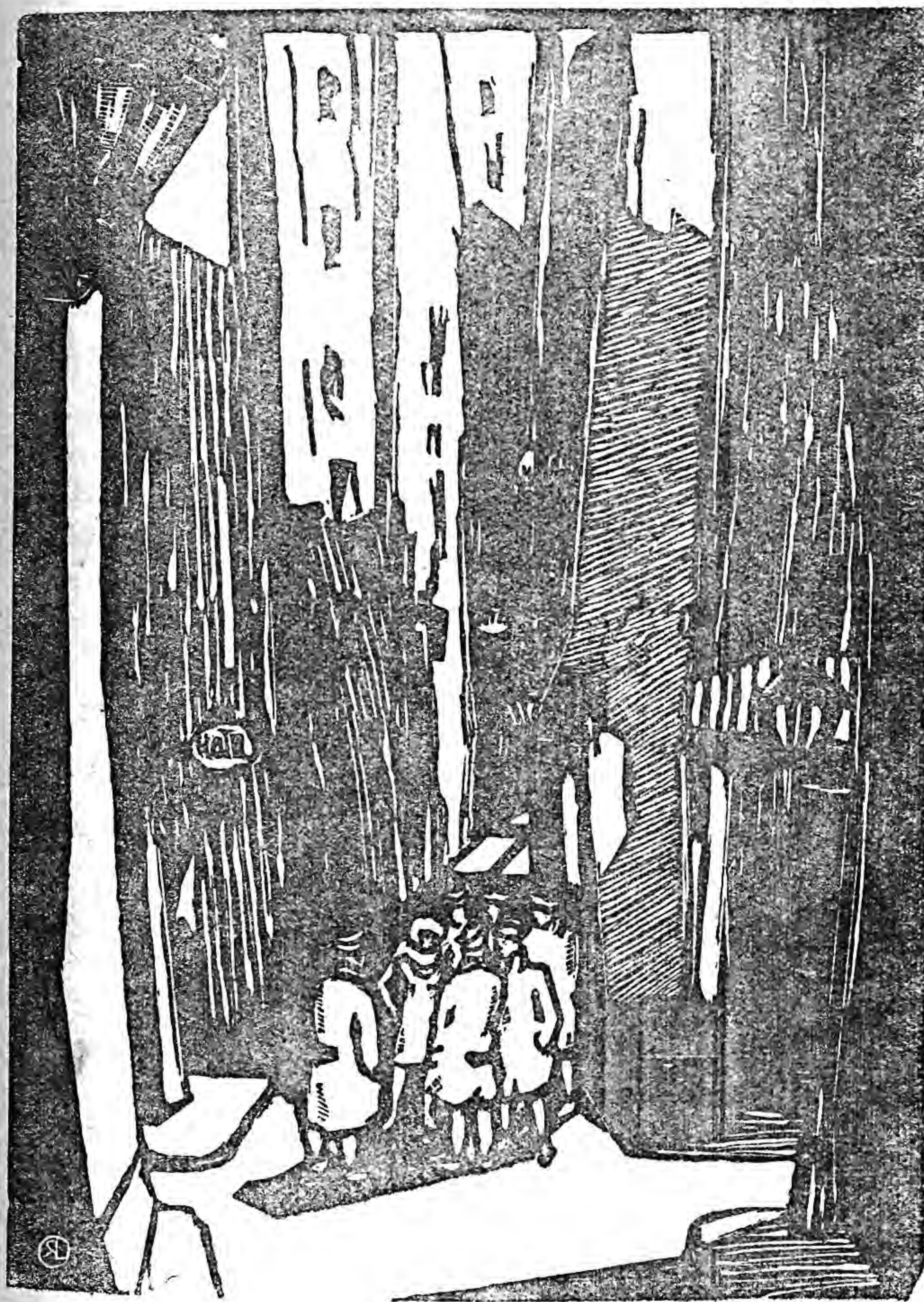
Ce petit colloque avait lieu dans un bar du quartier Rambuteau où se réunissent celles que la loi contrôle, tolère et, le cas échéant, protège.

Entre nous, la police n'y trouve pas son compte.

Nous sommes en pleine prostitution et, surtout, en pleine misère.

Le régiment qui opère, monte la garde et manœuvre de l'aube au soir, du Châtelet à la gare de l'Est, et renouvelle la prise de Sébastopol, toutes armes dehors, compte plusieurs milliers de filles. A la nuit, les jeunesses disparaissent et laissent le trottoir aux vieilles, aux « lasses » qui, réellement, ne savent plus faire aucun travail et dont le métier est de rôder, à la conquête du bonhomme qui paiera, à tarif réduit, quelques minutes de joie — car il faut appeler les choses par leur nom...

Je suis revenu la nuit, rue de la Reynie, rue Quin-





campoix, autour des Halles, et sur la rive Gauche, de la place Saint-Michel au d'Harcourt. J'ai eu, sous mes yeux que plus rien n'étonnera jamais, le visage balafre de l'amour honteux qui cherche « la croûte », toute la hideur moderne, accusée par de pauvres femmes dont le destin est de mourir à l'hôpital ou « sur le tas » parce qu'un jour elles ont eu faim.

Je ne dramatise rien. Je dis ce que j'ai vu.

Vers une heure du matin, dans un caboulot d'une rue obscure ou presque, derrière le Panthéon, je me suis attablé avec deux femmes qui, goulûment, avalèrent la soupe au fromage, offerte de grand cœur. Pauvres haridelles que montaient des jockeys sans gloire, anonymes et « radins ».

Le matin, elles faisaient des chambres, des ravaudages au « Rambuteau », quartier général, cabarets-restaurants discrets, où se réunissent, sans qu'il y ait contact ou mépris, des ouvriers, des livreurs, des employés de magasin et des péripatéticiennes aux cheveux rutilants, accortes, bonnes filles et sûres d'elles, ayant affirmé leur royauté sur les maraîchers hauts en couleurs et les passants aguichés par la canaillerie des ruelles où devant chaque hôtel meublé, une « radeuse » est en sentinelle. Le soir, les « servantes au grand cœur » remontaient vers le Quartier



Latin afin d'opérer pour leur compte. Brillante compagnie! Elles bavardaient avec un tantinet de gouaille, de satire et de blague impitoyable. Je les incitai, d'ailleurs, à « s'expliquer » :

— Chez nous, il y a peu de vagabondes. On est de la partie. Qu'est-ce qu'on veut? Le bifteck!

Celle qui parlait ainsi frisait — au petit fer — la quarantaine et ravalait à coups de houpette et de fard, un masque qui, jadis, dut être beau! Un coup d'œil au miroir et elle fut prête aux confidences, un verre de liqueur aidant.

— On est malheureuses, tu comprends, J'en ai vu passer de toutes les catégories ici. Des jeunes, des vieilles, des « demi-portions » qui avaient eu jadis un temps de bonheur. Tu veux une histoire. Sois servi! Deux boniches furent placées à un préfet honoraire — tu sais ce que c'est, toi — pour mener sa maison. Or, les fillettes sortaient de « correction ». Oh! tu parles de générosité. Le préfet s'intéressait à l'enfance abandonnée et donnait aux mêmes 60 francs par mois avec, toutes les trois semaines, un jour de permission. Que firent les gosses? Elles volèrent les robes de la jeune fille du préfet et celles de sa femme, garnirent leurs malles de huit mille francs de linge fin et, pendant quelques jours, coururent les dancings et nous en mirent « plein la vue ». Un de



ces messieurs de la Tour les embarqua, en voiture. Et depuis, plus de nouvelles. Tu vois d'ici le relèvement. Non! Crois-moi, et je te l'avoue parce que j'ai de l'expérience, le métier, c'est comme le bagne. On n'en sort pas. Dans le milieu,

on connaît ça. Pourquoi bourrer le crâne aux gens!

— On ne vous a pas obligée à vivre ainsi.

L'amie de la « douairière » répondit avec véhémence :

— Non, mais tu ne vas pas la faire au moraliste. On est là parce que c'est la vie.

— La mauvaise vie, en tout cas.

— La nôtre. Et cela nous regarde. Si tu crois qu'on mange toujours à sa faim! On a sur le dos le policier et puis, l'homme qui a ses droits dans le « milieu ». Ça suffit pour qu'on ne s'en tire jamais.



Fais-moi servir un grog.

Nous étions réunis dans une façon d'arrière-boutique et isolés de la salle où l'on débitait, au comptoir, les liquides corrosifs et variés. Une femme lança du seuil : « Marie est là ? » Marie était la personne d'expérience qui me renseignait.

— Amène-toi ! fit-elle.

Celle qui parut pouvait avoir trente ans, bien en chair, assez jolie, mais les traits durs sous le casque de cheveux noirs. Elle avait les lèvres et le menton rasés, comme un toréro. Elle s'assit, commanda un sandwich.

— Je la saute. Monsieur est un ami ?

— Oui.

— Du milieu ? Inconnu ici.

— Non. Il voyage.

— J'ai, en effet, beaucoup voyagé et suis moins fatigué que vous.

— Charrie pas ! C'est vrai ! Je suis claquée de



trois heures de « quart ». Sans un, fauchée, perdue. Je cherchais la copine pour bouffer. Et puis, c'est ma faute aussi. Tu connais la blonde, « l'anglaise » ?

— Oui. Eh bien ?

— On a eu des rognés ensemble. J'ai tapé un peu fort. J'ai eu quinze jours de taule et j'en sors. Depuis hier je n'arrive pas à me défendre. J'ai la poisse. Et pourtant ! Le matin j'ai bossé aux légumes, rue de la Grande-Truanderie. Six francs ! Où qu'on va avec ces richesses ? Le travail ? Donnez m'en et j'arrête le truc. Ah ! on peut dire que j'ai fait du roman vécu !

Elle boit goulûment et, d'un geste double, rabat son corsage et lève sa jupe. Sous la clarté crue de l'électricité, le corps martyrisé, mais beau de ligne, avoue tout un passé. Sur les bras, sur les cuisses, des tatouages énormes qui ont dû la faire souffrir horriblement, témoignent : « J'aime Pierre pour la vie ! » A la place de la jarretière, le même nom. En bracelet aussi.

— Mais c'est de la folie, lui dis-je, pourquoi ces traces affreuses ?

— Parce que j'ai aimé, moi aussi, oui, parfaitement, et que je suis Corse. Ah ! je me suis fait bien arranger !!

— Un drame là-dessous ! Où est-il ?

— Au large ! N'en parlons plus !



Maria compatissante calme la fille surexcitée :

— Ah la vie est jolie pour toi, Lœtitia!

— Elle est ce qu'elle est... Quand j'en aurai « marre » on verra bien!

Et la fille, misérable, douloureuse et sans nul doute crevée de tendresse déçue, éclate en sanglots.

Le lendemain je rendis visite à un commissaire de police qui me donna son opinion sur la misère et la prostitution et que je livre aux méditations des mora-

listes, des redresseurs de torts, de ceux qui n'ont jamais mal à la tête comme tous les donneurs de conseils :

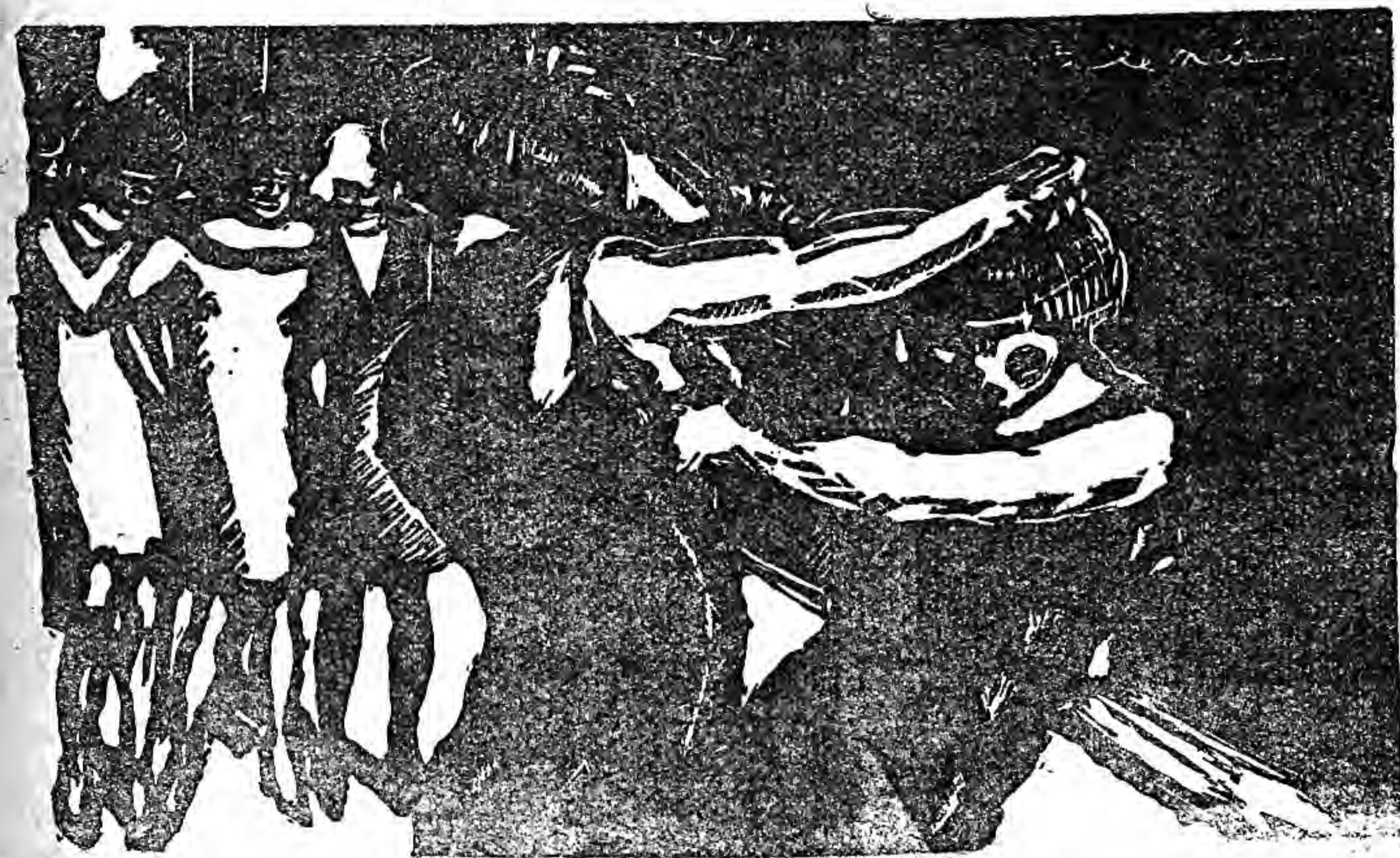
Les causes de la prostitution sont les salaires bas et la maladie.

L'avachissement suit, après la chute préci-



pitée par une vanité stupide, un besoin de luxe, bas de soie, bijoux de clinquant, robes agréables à l'œil, etc... Mais très peu de vice, très peu de débauche. Des besoins matériels d'abord, la faim, la famille pauvre, le travail mal rétribué. Ensuite, les besoins créés par le milieu, la paresse aidant. Ajoutez à cela la main-mise du « mâle » qui en vit, à son tour, dominateur et exécration. C'est lui le coupable, le criminel. Nous ne sommes pas suffisamment armés contre lui. Voilà! mon cher monsieur, vous en savez à présent autant que moi. »

Ces paroles pleines de sincérité me dispensèrent de continuer mon voyage au pays du « tapin ».





## XIII

### LA TRIBU PROPHÉTIQUE.

*« Pourquoi la liberté est-elle si  
« rare? Par ce qu'elle est le premier  
« des biens. »*

VOLTAIRE.

Dans un vaste terrain vague, au delà des fortifications, j'ai trouvé, réunies, une trentaine de voitures alignées où vivait un monde curieux à observer.

Je ne fus pas surpris. J'ai vu les gypsies de Londres, les pseudo-sorciers de l'Allemagne du Sud et du Tyrol, les jeteurs de sort de Flandre, les devins d'Italie et les tireuses de cartes d'Espagne.

Mais à deux lieues de Paris, rencontrer un campement qui sera levé demain et où grouillaient plus de cent enfants, pieds nus et dansant au soleil intermittent de novembre, promesse illusoire de la Saint-Martin.

Des chiens grattaient à même des tas d'ordures et se disputaient les reliefs de problématiques repas.



Quelques pauvres gosses étaient tarés déjà, les yeux rougis, les coups marqués, mais tous dansaient, s'amusaient, criaient, se disputaient pour un sou, cependant qu'une vieille gitane, au fond de la cour, nettoyait à grande eau les boiseries peintes d'une roulotte.

Imaginez une population bigarrée, les hommes bruns et indolents, les cheveux noirs plaqués sur les tempes, les femmes aux tignasses ébouriffées, le corps souple, bien pris dans le caraco rouge ou le fichu de laine. Les vieilles, assises à croppetons, surveillaient le feu sous la marmite, en plein air, et de jeunes mamans serraient contre elles, enveloppés dans des langes de couleur crues des nouveau-nés obstinés à vivre.

Le spectacle était curieux...

La matinée que j'ai passée dans cet endroit m'était favorable.

Un joli soleil dorait les feuilles des acacias et les derniers oiseaux, qui ne se décidaient pas à quitter notre ciel s'égosillaient dans les branches.

La colonie était formée par les représentants de métiers variés. Des Espagnols, des Basques, des Italiens, des Andalous, camelots et vanniers, font la chasse à la clientèle.

Les femmes vont en ville vendre des dentelles et

tirer la bonne aventure. Les Andalous font surtout le commerce des corbillons d'osier et le maquignonage. Les Suisses, les Allemands et les Belges jouent de l'accordéon et écoulent de menus objets fabriqués au pays.

Ils vont partir vers le Midi.

Ils séjournent dans la région comprise entre Agen et Toulouse pendant l'hiver et ils repartent en avril, vers Carcassonne, Narbonne, le pays-bas, Montpellier, Tarbes, Pau, Biarritz, toute la côte.

Ils « font » les villes d'eaux.

Les roulettes à métiers : les vanniers et les brodeurs partent la voiture vide, car ils travaillent sur place dès leur arrivée. Seuls, ceux qui ont quelque argent, s'approvisionnent, avant de partir, de paniers, d'articles de vannerie. Détail piquant, certains villages du Tarn fournissent aux gitanes.

La vie des roulettes est singulière.

Aucun souci de promiscuité ne trouble la sérénité des Bohémiens.

J'ai vu, de mes yeux, une voiture où couchaient ensemble : le père, la mère et sept enfants.

Par quel miracle de telles agglomérations n'ont-elles pas d'épidémies ?

La vie de famille est, ici, rudimentaire.

Sur cent ménages, de cinq à dix sont réguliers ; les



autres... la conséquence d'un roman d'amour.

Et quelle gaieté y règne! Aucune tristesse! de l'aveu de l'un d'eux, *ils n'auraient pas mangé de huit jours qu'ils chanteraient et danseraient comme des lapins. Ils portent cette joie en eux.*

Aussi bizarre que cela puisse paraître, le matin, pendant que les femmes préparent le café, les hommes allongés dans les roulottes font une répétition d'airs mélancoliques ou berceurs sur la flûte à sept trous des bergers ou sur l'accordéon...

Pour vivre, ils vont rôder autour des abattoirs et cueillent des déchets de viande et du ventre de bœuf qui constitue, pour eux, un gras-double de qualité... Ils enlèvent la peau noire, font bouillir le tissu jugé bon, salent, poivrent, assaisonnent de piments et avec des pommes de terre forment ainsi un plat... de résistance.

Les Italiens sont fidèles aux pâtes et au macaroni.

Chaque voiture paie quelques sous comme taxe de stationnement. Dans une écurie, on loge les bêtes : ânes et chevaux, à raison également de trois sous par tête. Si l'on compte que le logeur a à sa charge une centaine de francs de patente, on peut juger que le bénéfice n'est pas énorme.

Il est défendu aux nomades de s'arrêter dans l'enceinte des villes; mais certains sont imposés comme

marchands forains, d'où le droit de circuler et de s'arrêter où ils veulent...

Evidemment, quelques roulottes passent en fraude, grâce à la quittance cédée par un ami... Et c'est une contrebande difficile à réprimer.

D'ailleurs, on est « ami » de roulotte à roulotte. On fraternise et des familles disparates se retrouvent là après des années de séparation. Toute lecture est bannie du campement. L'instruction y est presque nulle. On se réunit autour des feux afin de parler du passé, d'évoquer les pays, les époques rudes, la trop grande misère.

Les « dames de charité », animées des meilleures intentions du monde, ont essayé de faire du prosélytisme et viennent encore porter la bonne parole à ce peuple d'errants.

Dans l'espoir d'un beau costume, en souvenir aussi de vagues prières apprises, les bohémiens font faire la prière à leurs enfants; mais sitôt le sacrement reçu, les petits reprennent la route, vont « chiner » en vendant des chansons et plus jamais ne se préoccupent des préceptes appris.

Les Italiens seuls et quelques Espagnols sont fidèles à la religion.

Quels que soient les bohémiens, d'où qu'ils viennent, la fête de Noël est pour eux sacrée. Ils vont à la



messe de minuit, non pas pour s'amuser ou pour des gaudrioles, mais par tradition, en souvenir aussi de Sara, la brune compagne des Saintes-Maries.

Ils se rendent en procession, parés de leur plus beau costume, à la messe de Noël...

Et, le lendemain, il n'y a pas sur le marché, de dindes, de volailles et de victuailles assez belles pour la bombance qui suivra pendant deux jours.

Il faut bien vivre!...

Une partie manquerait à ces feuillets si je ne parlais des amoureux.

L'idylle se noue au campement et se réalise ailleurs.

Que les parents s'opposent au mariage entre fils et filles de tribus, et l'homme, par un beau soir de lune, emportera sa bien-aimée. Sans un mot, sans une explication inutile, il s'acheminera avec sa compagne vers un autre campement, où tous deux seront admis comme époux.

Les parents, à l'endroit où se réunissent les roulettes, sont d'une sévérité exemplaire. Il n'y a pas de fréquentation de fille à garçon. On se tient bien ou l'on s'en va « *et je n'ai pas trouvé cela si ridicule* ».

Lorsque je quittai le campement, un robuste gars aux yeux noirs, pelait avec conscience un hérisson qu'il destinait à son déjeuner.

Enfin, j'avisai une gitane et lui montrai ma main

où luisait une pièce blanche.

— Lis-moi la bonne aventure!

Un instant, elle toucha mon poignet, me regarda, eut un sourire un peu triste et conclut : « A quoi bon, tu n'y crois pas! »

Gravement, elle prit la pièce blanche, et me tourna le dos...





XIV

AU SEUIL DE L'HIVER.

*« Un homme n'est pas pauvre  
« parce qu'il n'a rien, mais parce qu'il  
« ne travaille pas. »*

MONTESQUIEU (Esprit des Lois.)



Les Halles centrales au petit jour. Une lueur blafarde monte dans le ciel gris de novembre. Un brouillard un peu dense enveloppe les maisons, où brille la clarté rougeâtre des lampes électriques. Sous l'énorme voûte des Halles, violemment éclairées, l'animation, le va-et-vient, le premier effort d'un monde affairé pour qui les minutes de travail sont précieuses. Dans un coin de la travée, à la marée, un brasero fume.

Tout près de moi, quartier des légumes et primeurs, des ombres se penchent vers le sol. Des ombres, car l'imprécision de l'accoutrement les fait plus effacées encore. Ce sont les ramasseurs de déchets, des chômeurs, des pauvres gens, ceux dont les bras sont lassés. Parmi eux, des femmes aux figures que l'on soupçonne ravagées par la misère, la douleur, l'alcool aussi...

L'un de ces malheureux s'approche et me demande du feu pour un « mégot » qui pend à sa lèvre. Je lui donne une cigarette. Un sourire — quel sourire! Nous allons, sur mon invitation, prendre un « jus » dans un petit bar proche d'un restaurant de nuit à la mode et célèbre autour des Halles... On cause.

— Alors, ça ne va pas?

— Non! Le chiffon ne marche plus. J'ai dû lâcher la lanterne et le « triquage » (tri des objets qu'on peut revendre), les « ingrédients » et « détritrus » (bons pour la poubelle municipale) et j'attends de l'em-

bauche aux « carreaux ». Mais le marché a ses habitués. C'est chanceux! Le soir je vends du papier (des journaux): Le « goudron » (le papier sale) et le « bouquin » (journaux ou vieux livres) est très recherché. Les gens le gardent précieusement. Il faut se rattraper sur le « bull » (le vieux chiffon), qui, hélas! se fait plus rare et il n'y en a pas gras. Alors, on s'est mis à cinq ou six pour piquer le légume. Une fois nettoyé, lavé, c'est aussi bon que les frais.

— Vous en trouvez assez?

— Oui. Plus qu'il n'en faut pour « croûter ». On en revend à d'autres copains dans la mistonque. Vous n'imaginez pas ce qui tombe à côté, ce qui se gaspille pendant qu'on bazarde la belle camelote! Mais, autrefois, on pouvait mieux vivre. Quand je faisais régulièrement la « biffe » (chiffonnier) on trouvait soigneusement pliés par les bonnes des vrais repas composés des restes de la table. Aux restaurants populaires, même tabac. Je vous le répète, avec un peu d'attention, on se les calait à bon compte. Il ne restait plus qu'à parer l'entretien. Aujourd'hui, tout est changé.

— Pourquoi? Les gens sont plus durs?

— Non, c'est les temps qui sont durs! On a vu de véritables commerces montés avec les restes. Des spéculateurs quoi, qui achètent ça comme les eaux grasses



pour le cochon. Ça fait « les arlequins » qu'on revend aux braves peinarde « sans un », savez-vous comment les chefs de restaurant ou les cuisiniers les appellent ?

— Non !

— Les « bijoutiers ».

L'inconnu rit un bon coup et ajouta : « Passez-moi le surnom ! Oh ! ils ne s'enrichissent pas. Ils vivent mieux que nous sans plus.

« Et ne croyez pas qu'il n'y a que nous qui rôdions dans les Halles, de place en place, à la recherche d'un bon débris. J'ai vu des « citoyens » proprement vêtus, des vraies misères, l'homme et la femme, portant chacun un grand cabas, qu'ils garnissaient peu à peu en ramassant à terre. Je leur ai passé du « choix » moi qui vous parle. C'est une pitié. Mais j'ai peur qu'il fasse « frio » cet hiver.

— Je le crois aussi. Et alors ?

— Alors, on ira chiner aux dépôts d'Auteuil ou sur les berges. On « fera » le charbon ; on s'embauchera pour un coup de main. On aura toujours du « noir », qu'on échangera pour autre chose, la soupe et le bœuf, au chaud pendant un moment... Quoi, « est-ce pas » ? faut bien vivre !... Excusez-moi, vous êtes un « pote », mais voilà le bon moment pour la sortie des petits marchands à bagnoles, on va voir à se débrouiller... »

L'homme me tendit une main toute zébrée de crevasses et disparut vers les Halles, où l'attendait une tâche pénible et problématique...

Et le jour sale et triste, sur Paris...



XV.

L'ÂME DU VAGABOND.

*« Qu'importe! La vie est toujours  
« plus riche que les théories. L'essen-  
« tiel est de vivre, d'agir, de jeter à  
« pleines mains la semence des idées.  
« Le sol retiendra celles qui peuvent  
« germer et les transformera. »*

J. PAUL-BONCOUR.

Un banc.

Devant la Seine qui roule son eau verte et grise  
sous un ciel bouché, couleur de charpie sale.

Je me suis assis, en compagnie de Pierre Varzot,  
ancien garçon mercier à Mâcon. Jusqu'à trente ans,  
vie régulière. Depuis, malheur, misère, maladie, ivro-  
gnerie, déchéance. Aujourd'hui, à cinquante-six ans,  
l'homme traîne de ville en ville, solide encore, râblé,  
noué comme un vieux cep de vigne. Je l'ai rencontré  
la veille, à la Grappe d'Or. Nous avons pris rendez-



vous ce matin. A présent, Pierre Varzot, mis en confiance après le petit déjeuner copieusement arrosé, veut bien raconter ce qu'il sait. Je le questionne :

— Enfin ça ne peut pas durer !

— Et pourquoi ?

— Parce que vous devriez vous fixer après avoir trouvé du travail.

— Du travail, quand il y en a, je ne boude pas dessus ! Mais que voulez-vous qu'on s'arrête. Personne ne cherche à nous fixer. D'ailleurs, je n'ai pas le goût de rester là, aussi lourd qu'un pavé derrière une porte...

— Cependant vous ne trouverez pas toujours.

— Qui vous l'a dit ? Vous ne comprenez pas. On a eu des rognés avec les braves gens. Et toujours tort, naturellement. Alors, on a fui devant soi, n'importe où. C'est encore ce qu'on a trouvé de mieux pour oublier. On est habitué aux lois et décrets. On connaît les gendarmes, on sait ce qu'il faut avoir en poche pour éviter la taule, on se tient peinard. Mais ne me parlez pas de chercher autre chose, une place, une chambre, des garanties. J'ai connu tout ça, jadis. Maintenant que je suis bien tombé, je préfère la cloche et la route. Ne protestez pas. Vous ne pouvez pas comprendre.

— Etre ainsi, errant, à la merci des mauvais

jours, vous plaît ?

— Je n'ai pas dit cela, mais je préfère comme



les autres, la liberté. Et l'on s'en va, toujours plus loin, toujours plus seul. Voilà !



Il me fut impossible de tirer d'autres explications de ce Pierre à la dure caboche qui comptait trente ans de trimard.

Alors, j'essaie de connaître et de sonder une âme perdue. — Ce n'est point facile. — Je pense que l'on donnait autrefois le nom de Vallée de Misère aux quartiers de la rive droite. Et cela, jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle.

Mais ce dont je suis sûr, absolument sûr, c'est que le vagabondage est un état d'âme.

Le type traditionnel gagne pour boire plus que pour manger, de 10 à 15 francs à des corvées. La saoulerie est constante... La plupart des errants de Paris, ont dégringolé et ne font rien pour se relever... Mais ils ne sont pas dangereux. Sur cent arrestations on compte à peine 3 interdits de séjour.

Le vagabond ne veut subir aucune règle, aucune loi, on trouve à la fois des vieillards et des mineurs. Ils meurent dans la rue.

Mais il reste à dégager deux points principaux.

1<sup>o</sup> Une question de défense sociale.

2<sup>o</sup> Une question juridique.

Au point de vue social, le vagabond peut constituer un danger s'il commet un délit. Mais il n'a pas d'identité, exhibe de faux papiers et en général il

demeure très difficile à appréhender.

La première condamnation le marque. Et c'est une erreur. En Belgique on les condamne à 2, 3 ou 5 ans de colonie agricole. On les étudie dans un milieu nouveau, on suit leur évolution. Les mendiants et vagabonds valides, soutiennent les moins solides de la corporation. Et l'expérience a prouvé que les parias ont repris le goût de la vie et se sont amendés.

Quant aux modernes truands, bien fades et incolores, ils constituent un véritable état-major. Il faut ici faire la distinction du paresseux et du malheureux. Mais résumons-nous : sur 10.000 individus relégués, 50 % sont des vagabonds.

Or, depuis le droit romain, les mendiants infirmes ne doivent pas être poursuivis. Les vagabonds, plus âpres, plus durs, n'ont ni domicile ni métier, s'ils sont pris, il encourent une peine de 3 à 6 mois de prison et une interdiction de séjour de 5 à 10 ans. Certains se haussent au vagabondage spécial, deviennent des fraudeurs du milieu, vivent de la prostitution et se donnent tous à la police, comme courtiers ou représentants de commerce.

Quel remède ?

Le décret du 5 juillet 1808 prévoit pour chaque département un dépôt de mendicité (asile et ouvrage) mais invalide ou non, le mendiant est poursuivi. Après



une peine correctionnelle il est conduit au dépôt. Dans les villes où il n'y a pas de dépôt les mendiants sont tolérés, mais les faux infirmes, les « travestis », ceux qui se livrent à des violences tombent sous le coup de la loi.

Or, il existe des bouges dont les tenanciers donnent à boire sur parole ou prêtent en échange de titres de pension qui cependant sont incessibles, insaisissables et inaliénables. Que dire de cette collusion entre le hors la loi et celui qui la viole avec un cynisme redoutable? Le texte est cependant formel : « On ne doit pas servir à boire et consommer sur place ou à crédit et un titre ne doit pas servir de gage (loi du 1<sup>er</sup> octobre 1917).

La pègre, la mendigoterie et le vagabondage ont partie liée, comme on voit! Le gendarme est impuissant à saisir les délinquants. Ils sont trop.

L'administration centrale (Ministère de l'intérieur) est autorisée à conserver le mendiant ou le vagabond dans les dépôts de mendicité pendant un temps fixé arbitrairement. Résultat : Charges budgétaires. Le mendiant qui jouit au dépôt d'un jour de permission, revient à la rue et tend la main pour ne pas en perdre l'habitude, s'il en a assez, un jour de cafard il commet un délit et passe l'hiver en prison, au chaud. Et la justice opère régulièrement, méthodiquement, aveu-

gle et sourde.

J'ai connu une femme qui, à 60 ans avait subi 104 condamnations pour vagabondage et avait coûté plus de 20.000 francs de frais de justice à l'Etat.

Il y a là un vice.



Un magistrat me faisait part de ses observations que je voudrais résumer ici :

Il faut modifier la loi sur le vagabondage et la mendicité, ne plus faire un délit de ces états sociaux regrettables, mais par contre, ramener avec fermeté



les mendiants et les vagabonds dans la bonne voie en les obligeant au travail.

On peut évaluer la perte que nous vaut l'état actuel à environ 36 millions pour Paris seulement et à 144 millions (4 fois plus) pour la France.

J'ai sous les yeux une note rédigée par un secrétaire de commissariat de police. Il me paraît utile d'en reproduire l'essentiel :

« Les articles 269 à 282 du Code Pénal punissent le vagabondage et la mendicité de peines assez sévères allant jusqu'à un an d'emprisonnement; néanmoins, les vagabonds et les mendiants sont souvent insensibles aux condamnations correctionnelles, et il est fréquent d'arrêter à Paris des mendiants valides âgés de moins de soixante ans, ayant déjà subi plus de dix condamnations pour mendicité et vagabondage.

« La raison de cette insensibilité se trouve dans une éducation défectueuse et dans l'habitude.

« Habitude malheureusement vite prise par des individus qui considèrent l'emprisonnement comme le moindre des ennuis qui puisse leur arriver, si même ils ne le désirent à l'entrée de l'hiver.

Or, ces mendiants sont assez souvent valides ou n'ont que des infirmités réduisant de 10 à 60 % leur activité : on trouve surtout parmi eux des manchots et des amputés d'une jambe.

Interrogés sur leurs moyens d'existence certains diront qu'ils ne peuvent travailler; d'autres qu'ils ne demandent pas mieux de s'employer, mais qu'ils ne trouvent pas de travail.

Cependant dans la même période la main-d'œuvre aura été déficitaire en France et des milliers d'étrangers y auront été appelés.

Mais si l'on prend au hasard cent men-





dians ou vagabonds de moins de soixante ans, on trouve à peu près :

5 individus usés physiologiquement.

5 individus d'intelligence très inférieure (idiots).

15 individus dont l'incapacité de travail est réduite de 60 % (culs-de-jatte, aveugles, amputés des deux jambes, grands paralytiques.)

50 dont l'incapacité de travail varie de 60 % à 20 %, amputés d'un bras, paralysés partiellement, etc..., etc...

10 individus dont l'incapacité est peu grave, moins de 20 % (boiteux, amputés de doigts non essentiels.)

10 individus sans incapacité de travail appréciable, mais qui attirent la pitié des passants charitables par leur attitude, leurs paroles, leur insistance et quelquefois leur malpropreté.

5 individus sont des simulateurs.

A part les cinq mendiants usés physiologiquement et les cinq d'intelligence très inférieure, tous peuvent travailler et gagner leur vie, souvent très largement, mais pour cela il faut que ces individus changent leur façon de vivre. Toutefois il ne faut pas compter non plus sur la persuasion pour arriver à corriger de sa paresse un mendiant qui reçoit 50 francs en quatre heures dans les environs de l'Opéra.

« Il faut instituer un régime obligeant les vaga-

bonds et mendiants à un travail régulier dans des maisons spéciales.

« Ces établissements devraient subsister par leurs propres moyens et ne pas constituer des charges pour la collectivité.

« Les vagabonds et mendiants devraient y trouver l'emploi de leur activité, même très réduite; ils y apprendraient au besoin un métier; ils bénéficieraient de certains adoucissements lorsqu'ils les auraient mérités; ils se feraient un pécule en raison de leur activité. Après un séjour de un an, de deux ans, ou plus, ils pourraient être autorisés à sortir de l'établissement s'ils avaient trouvé du travail, ou même pour en chercher, mais dans ce cas lorsqu'ils auraient amassé un pécule d'une certaine importance.

« Les avantages de la réforme peuvent se résumer ainsi :

1° On n'aurait plus le pénible spectacle des mendiants exhibant dans les rues leurs infirmités ou leur malpropreté (ce spectacle afflige notamment nos amis étrangers);

2° La mentalité des mendiants et vagabonds s'améliorerait, alors que maintenant leur paresse est entretenue par le bon cœur des personnes charitables;

3° Un bénéfice pour la collectivité en résulterait. En effet, si on évalue à 20 francs ce que coûte par



jour à la société, un mendiant ou vagabond, et qu'on estime à 5.000 ceux que Paris a à sa charge, c'est cent mille francs par jour, soit plus de trente-six millions par an qui seraient économisés pour la fortune publique. Ces chiffres pourraient être quadruplés pour la France entière. »

Il y a dans ces suggestions une grande part de logique, de raison, de défense sociale bien comprise. Et ce n'est pas hélas, vainement que MM. Georges et Jean Berry ont écrit :

« Quand nous faisons la charité, nous cédon's à des élans de pitié. Nous ne regardons pas les suites de notre geste généreux. Peut-être avons-nous encouragé une paresse, un vice, hâté une déchéance. Nous donnons avec notre cœur, pas assez avec notre raison. »

C'est entendu!

Mais vraiment, la misère, surtout, est impitoyable. Et le flot des vagabonds roule comme un fleuve vers des destins obscurs...

## DEUXIÈME PARTIE

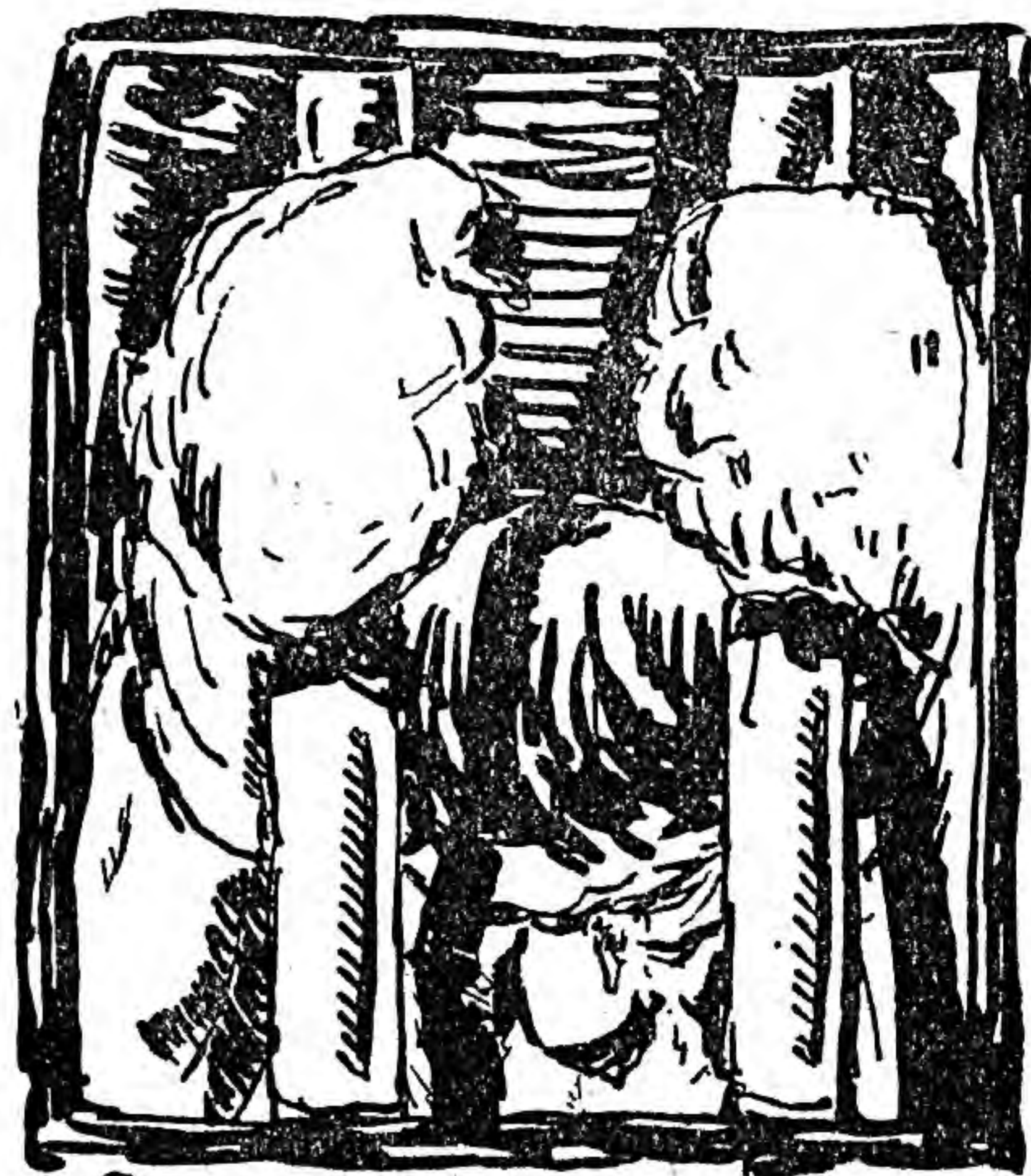
# De la rue à la geôle

Avec les prisonniers



## FONTEVRAULT.

Un ciel de coton sur un paysage mélancolique d'hiver. La Loire s'étale, paresseuse, dans un cadre choisi et que l'été doit rendre somptueux. Sur les bords de ses eaux jaunes, des villages mirent leurs murs blancs, leurs églises aux toits



d'ardoises et aux clochers effilés. L'auto roule sur des routes de boue, glisse, fait des embardées, et, à flanc



de roche boisée, voici Fontevrault, à seize kilomètres de Saumur.

Fontevrault! Une belle abbaye aux souvenirs royaux... Une maison centrale et de correction depuis 1804!... A l'abri des murailles où s'inscrit tant d'histoire, une humanité coupable, expie et souffre. Un cadre admirable pour la lèpre humaine...

Voulez-vous que nous revivions quelques instants la splendeur passée? L'abbaye fut fondée en 1099 par Robert d'Arbrissel et ne comprenait alors qu'une agglomération de cabanes sans ordre et sans beauté, constituant un monastère d'hommes et trois couvents de femmes : *Le grand Moutier*, pour les mères de chœur, *La Madeleine*, pour les pécheresses converties, *Saint-Lazare*, pour les lépreux.

Il ne faut toucher aux choses de la religion qu'avec une extrême réserve; mais, cependant, il est permis de s'étonner quand on apprend que les religieux étaient soumis aux nonnes et obéissaient à l'abbesse.

La règle était celle, rigoureuse entre toutes, de Saint Benoît. Les hommes portaient la tunique noire et coiffaient le chaperon orné de « *coberts* ». Les femmes en robe blanche, la corde noire et le surplis de toile, promenaient leur souveraineté discrète à travers les maisons de la communauté.

On ne comptait pas moins de cinq mille sujets dans

l'abbaye de Fontevrault; mais dès le XII<sup>e</sup> siècle, des dissensions, des luttes intestines éclatèrent. La Réforme y passa un vent d'orage et de révolte. Les papes eurent fort à faire avec une confrérie qui discutait âprement de ses droits et l'Esprit-Saint n'habita pas toujours l'âme des Fontevristes.

Des ombres passent : Henri II, Richard Cœur de Lion, rois d'Angleterre; Aliénor de Guyenne; Elisabeth, veuve de Jean-Sans-Terre dont les pierres tombales gisent comme des couronnes abattues.

L'Ordre de Fontevrault fut supprimé en 1790.

\*  
\*\*

Pourquoi je suis allé visiter la maison de correction?

Pour m'instruire d'abord et pour vous renseigner exactement sur ce qu'est une prison centrale.

On m'avait dit qu'elle était la moins dure et la mieux tenue de France.

C'est vrai! La moins dure, c'est encore un Purgatoire tout proche de l'Enfer. La mieux tenue — Certes! Je rends hommage au directeur, M. Imbert, qui est un homme sincère, sans rigueur inutile, humain parce qu'il est allé au fond de la détresse et de la honte, qu'il a su pardonner, qu'il croit encore au



relèvement des prisonniers et veille à ce que l'homme qui paie sa dette ne garde pas que l'effroi de la geôle et conserve un souvenir atroce à la fois et mêlé de pitié du châtement qu'il a subi. Trente-sept ans de services!

Le collaborateur de M. Imbert, M. le contrôleur Larue, aujourd'hui directeur de la maison centrale de Poissy, est attentif au troupeau qu'on lui confie par charretées. Il a acquis, à force de discipline et de stricte observation, une force de pénétration psychologique dont on pourra apprécier la qualité, quand on saura que toutes les contradictions jouent parmi le monde des détenus : dissimulation, mensonge, duplicité, déconcertante veulerie, colères sourdes, haines et douleurs mêlées, qui électrisent les hommes au front courbé sous le bonnet de droguet. M. le contrôleur Larue fait du relèvement moral en payant de sa personne. Et cela, c'est la grande affaire — c'est le secret de la prison, c'est le grave problème qui domine toute la question pénitentiaire.

\*  
\*\*

Avant d'entrer dans le détail de la prison centrale, je tiens à donner ici, brutalement et sans autre commentaire, le « programme » de l'existence du détenu.

Les renseignements ont la sécheresse et l'exactitude des chiffres.



J'avais une permission régulière de visite du ministère de la Justice. J'ai longuement et minutieusement tout vu. J'apporte à ce genre d'enquêtes une attention sans faiblesse et sans complaisance. Je ne suis point suspect à cet égard.

Et maintenant, le document ;



*Période d'été.* — Lever à 6 h. 30 (semaine, dimanches et jours fériés). Coucher (en semaine, à 19 heures. Dimanches et jours fériés, à 18 heures).

*Période d'hiver.* — Lever à 7 heures (semaine et dimanches). Coucher à 19 heures en semaine; à 18 heures, dimanches et jours fériés.

*Été.* — Les détenus se lèvent à 6 h. 30, font leur toilette, descendent ensuite au réfectoire à 7 heures pour y prendre (en cantine seulement, un quart de café). Il leur est remis une boule de pain de 700 grammes pour leur journée.

A 7 h.  $\frac{1}{4}$ , sortie du réfectoire et entrée dans les ateliers.

A 11 h.  $\frac{1}{4}$ , promenade (défilé de la population) pendant un quart d'heure. Déjeuner à 11 h. 30, une soupe maigre (4 décilitres de bouillon).

Retour aux ateliers à midi  $\frac{1}{4}$  jusqu'à 18 heures.

Le repas du soir est composé d'une soupe maigre (4 décilitres de bouillon) et d'une pitance (haricots, ou riz, ou lentilles, ou pommes de terre : 3 décilitres).

Le jeudi, le dimanche et les jours de fêtes légales, régime gras :

Matin : soupe maigre (4 décilitres).

Soir : soupe grasse (5 décilitres), 75 grammes de viande de bœuf et 3 décilitres de pitance (haricots, pommes de terre, riz ou lentilles).

Tout condamné a la faculté — à moins d'être puni de privation de cantine — d'acheter des vivres en cantine dans la limite suivante :

Détenus sans galons de conduite et travail : 2 fr. 31;

Détenus titulaires d'un galon : 2 fr. 75;

Détenus titulaires de deux galons : 3 francs.

*Travail.* — Les principales industries exploitées à la maison centrale sont : la fabrication des chaises paillées; la fabrication des gants; la confection des vêtements de droguet pour détenus; la fabrication des boutons de nacre; la confection des couvertures pénitentiaires, des toiles à drap, du droguet, du razzi, etc...

Moyennes générales journalières relevées dans les ateliers en janvier 1925 :

Service général (balayeurs, buandiers, manutentionnaires, etc.) : 1 fr. 44.

Ateliers des tailleurs (régie) : 1 fr. 85.

Ateliers du tissage (régie) : 3 fr. 17.

Ateliers des trameurs (régie) : 1 fr. 06.

Ateliers des boutons (atelier concédé) : 3 fr. 98.

Ouvriers du bâtiment (régie, maçons, peintres, etc., etc.) : 1 fr. 80.

Atelier des gants (atelier concédé) : 4 fr. 91.

Atelier des chaises (atelier concédé) 4 fr. 81.



Ces salaires ont été depuis trois ans relevés à la suite de protestations diverses et d'interventions motivées.

C'est le travail forcé pour le détenu, car s'il ne travaille pas, il ne mange pas... ou si peu. C'est, à brève échéance, la misère physiologique, la déchéance abominable, devant la chiourme insolente et sadique.

Je ne défends pas le prisonnier. Il a fauté, il paie. Je défends l'homme que l'on tient dans les rets d'un implacable et nécessaire règlement et auquel on impose une tâche de laquelle il ne retire qu'un avantage momentané, réduit aux besoins matériels indispensables au recommencement de la besogne...

L'homme, sa peine finie, est rejeté à la rue, défiguré, sans métier, perdu.

Il garde les stigmates de la prison.

Nous devons, nous qui avons jugé et puni, effacer ces stigmates.



## II

## DES ATELIERS A L'INFIRMERIE.

Un portail monumental : l'entrée de ce qui fut l'abbaye célèbre. Un gardien souriant et poli par ordre. Une cour plantée d'arbres. A droite, les bâtiments administratifs. Au fond, une grille solide. Le portillon tourne en grinçant.

La salle du greffe, où tant de noms sans gloire ont été inscrits sur les livres d'écrou. Une autre cour.

Ici, laissez toute espérance. C'est la prison, avec ses chemins de ronde, ses quartiers, sa vie silencieuse, sa légende de honte et d'oubli...



Le ciel mat de février verse son jour blanc sur cette cité de douleur et de révoltes. Au milieu d'une allée où, entre les hautes murailles circulent les prisonniers, aux heures de repos, un arbre en forme d'Y dresse ses branches dépouillées comme un gibet.

Nous n'avons pas la force de parler. Le directeur et le contrôleur ont l'habitude. J'ai la gorge serrée. Je me reporte à cinq années, lorsque je visitais les bagnes de Guyane. L'impression fut moins pénible. Il y avait le ciel des tropiques, la forêt vierge, tout un romanesque en décor, qui n'existe pas ici.

Des murs, des grilles, des portes solides que le gardien-chef ouvre en faisant sonner son trousseau de clefs.

Nous passons vite, à travers la salle de visite. Des prisonniers amenés une heure avant nouent leurs hardes : effets de misère, souliers éculés, « godasses » de trimardeurs.

Un paquet, vite! A l'étuve; et, tel quel, les hommes le retrouveront le jour de leur libération. C'est la règle. Mais ces misérables ballots, pour qui les observe un moment, peuvent raconter toute une existence... Ils sentent la liberté. L'uniforme de droguet, c'est l'odeur atroce de la geôle...

Nous allons. La salle de douches. Le quartier cellulaire avec son poste de veille et la sentinelle

armée, en haut, qui fait les cent pas, de trois heures en trois heures de relève; le coin maudit de la discipline.



C'est une chambre de torture, au propre sens des mots. Une salle autour de laquelle « les forts cailoux » tourneront vingt minutes, à raison de 120 pas à la minute, et se reposeront 20 minutes sur des escabeaux de pierre, les genoux réunis, puis il reprendront leur course d'écureuil. Trois jours de ce régime et un homme est dompté. On a inventé ça!

L'infirmerie. Propre, nette, savamment disposée. Dans les lits blancs, des épaves! Presque tous les malades sont des syphilitiques et des tuberculeux. Ils quitteront, la plupart, leurs couchettes d'hôpital pour



la capote de bois, la bière de sapin — un bon lit — avec le pardon de la terre pour qui tout est égal, livrés aux vers comme les juges et les puissants du jour, auxquels furent épargnées les fautes...

Au fond de la salle, un dernier bonhomme, couché, livide et les yeux flétris : Je demande au directeur la permission de le questionner.

— Qu'avez-vous ?

— C'est le cœur qui ne va pas. Je suis bien soigné. Mais je ne peux plus, je ne peux plus...

— Quel âge ?

Et une voix d'ombre de la bouche édentée, déclare dans un souffle :

— « J'ai soixante et onze ans ! »

Je passe. Aucun commentaire. Ce vieillard, au seuil du tombeau, n'est plus un bandit dangereux... *Mais c'est un vieillard qui a payé sa dette et qui va mourir EN PRISON!*

La visite. Un médecin assez nerveux, vif, souriant, d'une brusquerie professionnelle! — Et puis, le gibier!! le gibier de prison!! Viande à expérience et à scalpel. Alors, vite, à un autre. Un peu de pitié... cependant.

Et maintenant, les ateliers.

Ceux de l'Etat : les trameurs et les tisserands (Régie). Une porte s'ouvre : le gardien-chef, d'une

voix terrible, crie : « *Découvrez-vous!* » Alors, ce geste de bêtes traquées et fourbues des misérables qui enlèvent leur bonnet marron. Je passe. Je regarde.

C'est le travail forcé du tissage où les mains et les pieds actionnent le dur métier sur lequel vont les navettes. On fabrique, ici, des couvertures de soldat pour le pays.

Je m'arrête devant un homme robuste mais ahant et le front en sueur. Le masque est rude, les yeux inexorables, c'est un vieux prisonnier. Cinquante ans. Le directeur lui parle.

— Vous travaillez bien !

— Oui, monsieur le directeur.

— Combien de moyenne ?





— J'arrive à faire 4 fr. 11 par jour.

— Quel temps encore ?

— Cinquante-deux mois !

— Bon courage !

L'homme me jette un regard de haine. Je suis le visiteur...

Cinquante-deux mois!!!... Et après?...

— Après, me souffle quelqu'un, il sera tuberculeux, fini, et ira mourir ailleurs, après un autre coup, à moins qu'une famille heureuse, la sienne, ne lui pardonne et ne le soigne.

Ceci est vrai. Le travail du tissage, dans des conditions hygiéniques déplorables, est un meurtre à longue échéance.

Autre atelier : un concessionnaire fait travailler les coquilles de nacre pour la confection des boutons : métier cruel. Les perforeuses tournent à sec dans la matière. Et une poussière fine s'élève de l'appareil. L'homme, penché sur son ouvrage, respire cette poudre impalpable. Résultat : usure de l'organisme et tuberculose. Salaire : 3 fr. 98 par jour.

Ce n'est pas trop mal payé pour apprendre à mourir sans cri, sans douleur apparente. La mort opère, ici, proprement.

J'espère que l'on a supprimé le travail « à sec »  
Je n'en suis pas sûr.

Avec les gantiers, atelier concédé, travail plus doux, délicat, où il faut faire preuve d'attention et de goût. Salaire : 4 fr. 91. Les hommes ne se plaignent pas. Mais, quand on pense que les gants d'étoffe, ornés de crispins ouvrés, délicieux de forme et d'aspect, adoptés par les belles madames, sont confectionnés dans les prisons, il est permis de comparer le salaire de l'homme puni et le prix exigé dans les magasins à la mode.

Je passe sur les ouvriers du bâtiment, les tailleurs, les manutentionnaires, les « employés » *de la maison*. Ils travaillent en régie, pour l'Etat. Leur misère est atténuée. Le dernier atelier, celui des chaises, est le meilleur.

Ici, l'on respire mieux. La chiourme n'a rien à y faire. L'atelier a bon air. Autant de sauvés!

\*\*

Une cloche sonne.

C'est la fin du travail; l'heure du déjeuner. En file anonyme et déconcertante, les hommes traînant leurs galoches, sur un rang, vont aux cuisines et au réfectoire.

La cantine de la prison est saine, bien tenue; la



cuisine possible — de soutien, comme la politique socialiste. — Les hommes, dans le silence — toujours — mangent, le nez dans leur écuelle de fer-blanc.

On distribue les lettres!... Triste courrier, toujours trop rare! Ceux qui n'ont rien jettent sur leurs camarades plus heureux des regards de peine, les yeux pleins de larmes parfois, luisants de colère et de défi... souvent.

L'heure passe... La pluie tombe... La cloche sonne encore... Un bruit de sabots; un brouhaha de mots étouffés... Une humanité frappée retourne à sa misère. Le travail de nouveau, jusqu'à la nuit, la nuit lugubre de février qui tombe comme un suaire sur Fontevrault endormi...

### III

#### LE RECRUTEMENT DU PERSONNEL.

On s'est ému dans tous les milieux des misères morales et physiques qui sont l'apanage tragique de ce que l'on a appelé les *Bagnes d'enfants*.

Les critiques formulées par la Presse sur les colonies pénitenciaires et dont un certain nombre ont été reconnues fondées, nous conduisent à envisager le problème du recrutement des fonctionnaires de ces établissements.

Les influences politiques et le favoritisme ont trop longtemps sévi pour que le choix des fonctionnaires ait toujours été rigoureusement contrôlé. Les aptitudes professionnelles des candidats aux emplois de Directeur d'Ecole de réforme ou de colonie passaient au second plan. C'est un fait!

Or, si l'on subordonne l'avancement de ce personnel au nombre des interventions parlementaires, on va nettement à l'encontre des intérêts bien compris de l'Administration en cause.

Il faut avouer qu'il n'y a pas lieu de se féliciter, à



notre époque, de la méthode de recrutement du personnel des services pénitentiaires.

En effet, les lois des 21 mars 1905 et 17 avril 1916 ont réservé à des sous-officiers et simples soldats une proportion déterminée des vacances qui se produisent dans certains emplois des Administrations publiques. Ces candidats reçoivent, après examen subi devant une Commission composée d'éléments militaires et d'un fonctionnaire civil, un certificat d'aptitudes professionnelles.

Les nominations interviennent ensuite dans l'Administration pénitentiaire dans la proportion de 4/5 pour les emplois de commis et de la demie pour les emplois d'instituteur.

J'ai demandé à un haut fonctionnaire, qui connaît la question, ce qu'il en pensait et je l'ai prié de donner, pour nos lecteurs, ses propres suggestions. Voici ce qu'il m'a déclaré :

— « Théoriquement, le recrutement militaire doit fournir aux cadres pénitentiaires des candidats possédant déjà une certaine connaissance des méthodes administratives. Pratiquement, il n'en est pas ainsi, l'autorité militaire ayant une tendance regrettable à désigner pour ces emplois des sujets dont l'éducation et l'instruction laissent souvent à désirer et pour lesquels l'examen, vraiment trop facile, qu'ils

subissent, ne constitue pas une garantie suffisante de leur avenir administratif.

« Les Inspecteurs généraux des services administratifs ont signalé l'insuffisance de ces candidats en rappelant que, dans l'Administration pénitentiaire, les 4/5 des emplois supérieurs sont réservés aux Greffiers-comptables et aux Economes, issus eux-mêmes, pour une proportion identique, du recrutement militaire. »

— Est-il possible de remédier à cet état de choses ?

— Oui, dans une certaine mesure. Le recrutement est inévitable et, d'ailleurs, lorsqu'il s'agit de l'accession des mutilés de la guerre aux emplois réservés, il y a lieu de l'encourager dans son principe. Il ne s'ensuit pas que tous les fonctionnaires ainsi recrutés doivent nécessairement franchir les échelons de la hiérarchie. Une sélection sévère s'impose, d'autant plus rigoureuse que le décret du 23 octobre 1919 fait une obligation aux candidats civils aux emplois d'instituteurs de produire soit leur brevet de capacité, soit l'un des baccalauréats. C'est donc essentiellement sur cette catégorie de fonctionnaires que doit se porter le choix de l'Administration pour la formation des cadres d'instituteurs-chefs et de Directeur de colonies pénitentiaires.

« Au surplus, si les intérêts de carrières des can-



didats militaires ne doivent plus être l'objet, dans l'avenir, d'une aussi grande sollicitude, ces derniers trouveront encore une large compensation à leurs espoirs déçus dans la jouissance d'une pension cumulée avec un traitement d'activité.

« Une plus judicieuse désignation des chefs d'établissements permettra de donner à l'enfance coupable des directives intelligentes en vue de son éducation et de son relèvement moral; elle mettra fin, une fois pour toutes, aux critiques formulées jusqu'à ce jour, et les « bagnes d'enfants » ne subsisteront plus qu'à l'état de souvenir comme ces vieilles prisons rasées par la tourmente révolutionnaire. »

Ainsi parla un fonctionnaire qui connaît toutes les faiblesses humaines et sait fort bien que l'adulte vaudra en raison directe de l'amélioration de la jeunesse dévoyée, tarée, souvent, et coupable, hélas! parce que l'on fut sans pitié.

Les mots de Victor Hugo ont gardé toute leur force de prophétique justice : « Protégez-la, instruisez-la cette tête, vous n'aurez pas à la couper un jour! »

Il faut recréer un foyer au petit criminel, inconscient ou mauvais d'instinct, parce que le milieu dans lequel il vivait n'était pas toujours d'une santé morale

qui l'eût préservé de l'odieuse contagion. Mais, avant tout, il faut charger des maîtres consciencieux de l'éducation et de l'instruction qui manquaient aux enfants coupables.

Rien ne sera fait de bon ou de durable sans cela.



## IV

### DERRIÈRE LES GRILLES.

*« On n'améliorera pas le régime pénitentiaire actuel si l'on ne commence par la réforme morale du gardien, d'une part, et par une sélection sérieuse permettant, d'autre part, de discerner, dès l'arrivée, le bon grain de l'ivraie. »*

LUCIEN DESCAVES,  
de l'Académie Goncourt.

Lorsque les prisonniers ont franchi la porte du greffe d'une Maison Centrale, et qu'ils sont derrière les grilles, ils n'appartiennent plus à l'humanité, ils appartiennent aux gardiens.

Ces gardiens sont, en général, mal choisis. Ils occupent une situation quelquefois dangereuse, il faut le reconnaître. Je dis *quelquefois*, car le détenu est réduit, quasiment, à l'impuissance par la nourriture insuffisante, le travail forcé et le vice. Il faut tout



révéler. La majorité des gardiens de prisons est illettrée; la dureté du caractère conduit à l'application forcenée du règlement. La mentalité spéciale du garde-chiourme, dont l'orgueil se pare et s'aggrave d'un galon, a été stigmatisée par d'autres compétences que la mienne. On a dit aux gardiens que les hommes qu'ils devaient surveiller étaient coupables, qu'il fallait les traiter avec sévérité, mais avec humanité. Or, la sévérité, ils l'ont poussée, parfois, jusqu'au sadisme. Quant à l'humanité, ils l'ont laissée en ville, à leur foyer, mais elle n'existe plus sous l'uniforme dont les ornements sont assez ridicules, et qui donnent à certains d'entre eux l'allure de figurants d'opéra-bouffe.

J'admets que le métier donne le cafard... Je réponds à cela : choisissez un autre métier et laissez à la gendarmerie ou à la troupe, qui serait mobilisée à cet effet, le soin de cette garde. On relèverait tous les trois ou six mois, par exemple, ces contingents de soldats et l'on supprimerait, ainsi, cette chiourme dont la tâche ne peut pas être un élément de moralité dans l'existence. Le devoir qu'on la charge d'accomplir s'exerce dans un milieu dont la contagion est indéniable. (Voir : révocations, punitions exemplaires pour trafic, délits divers, etc.)

Quels que soient les avis et les conseils, les ordres

formels des directeurs et des contrôleurs, les châtiements corporels et les brutalités existent. Le gardien, oisif, nerveux, souvent intempérant, a le coup de poing facile et il n'est pas rare qu'un détenu, après avoir subi le passage à tabac réglementaire, monte à l'infirmerie.

Ce sont des faits et j'ajoute qu'ils ne sont pas l'exception. Si nous descendons au quartier cellulaire, nous y rencontrons, de même qu'au dortoir, le *prévôt*.

Le « prévôt » est un détenu comme les autres, auquel on a donné un galon pour qu'il soit le mouchard officiel, et qu'il épargne au gardien son rôle de sentinelle, même lorsque les détenus sont endormis.

Or, le prévôt est odieux. C'est une création abominable de la prison. De deux choses l'une : ou le prévôt est bon et il ne veut pas prendre d'autorité sur ses camarades, et il est puni pour les fauteurs de désordre; ou il est mauvais et il remplit le rôle du garde-chiourme avec plus de dureté. Il favorise les trafics entre les détenus afin de les moucharder et de justifier son galon. Il est le complice quand il n'est pas l'acteur, lui-même, des mœurs abominables du dortoir.

Le dortoir sans gardien est réellement l'enfer de la prison. C'est le régime du silence..., et pourtant, au dortoir seulement, les prévenus peuvent parler... Par-



ler au dortoir, c'est, en argot de prisonnier, « faire de la politique »...

Voici quelques propos courants :

« Quand je sortirai, je connais une bijouterie..., un hôtel..., une banque..., dans telle ville..., etc. »

« Moi, la même m'attend..., elle aura besoin de me remplumer. »

Ce pâle voyou, qui joue au mâle et veut se donner des allures d'homme, au sens spécial de la prison, n'a qu'un unique désir : celui de passer pour un « affranchi », un « fier-à-bras », et il profite de la liberté du dortoir pour exciter ses co-détenus contre la discipline, contre le travail, contre la justice. Il est bien tranquille, car il se tiendra « peinard », fera le « mouton », pour ne jamais être puni. C'est l'auxiliaire direct du prévôt, comme provocateur. Et quand le prévôt sonne le gardien, celui-ci monte accompagné de robustes camarades. Et l'on descend « en fanfare » les délinquants qui reçoivent une tournée copieuse au quartier cellulaire.

Les récidivistes ont, entre eux, devant la galerie ébahie, des fanfaronnades significatives :

« Toi, un homme ? Tu n'as jamais fauché que dans les chambres de bonne ! »

« Toi, un pick (pick-pocket), tu n'as jamais fait qu'explorer les vagues (poches) d'un homme soûl ! »

Je passe sous silence d'autres scènes qu'on se refuse à écrire, même en latin.

Telles sont les mœurs des dortoirs.

Le danger, vous allez le comprendre tout de suite. On n'a pas fait une sélection entre le condamné primaire (frappé pour la première fois) et les chevaux de retour, les piliers de prison, qui sont acclimatés et habitués au régime. Quel exemple pour l'homme qui, ayant eu un moment d'égarement, tombe à cette ordure... Il n'a, sous les yeux, qu'un spectacle horrible et il n'entend d'autres propos que les vantardises des criminels.

Que les jeunes aillent parler ensuite de relèvement moral ! C'est très bien dans les congrès... Mais qu'ils regardent d'un peu plus près ce qui se passe dans les Maisons Centrales, qu'ils sondent les mystères des geôles ! Ils seront en présence de faits que la vigilance et le zèle des directeurs et des contrôleurs les meilleurs ne peuvent pas réprimer, parce qu'il n'y a pas isolement, parce que la promiscuité est dégoûtante et qu'il n'y a pas sélection dès l'arrivée.

Pour éviter la contamination morale, il faut choisir les sujets.

Quant à la chiourme, qui connaît les dessous d'une prison, et qui, pour cette raison même, est violente, inexorable, je demande qu'il y ait un contrôle sévère



sur le choix des gardiens. Que les bons (car il y en a) oublient la camaraderie de corps pour flétrir les brebis galeuses. Je n'en dis pas plus. Tout le monde me comprendra, les gardiens surtout... Et je n'admettrai d'ailleurs, de ce côté, aucune espèce de protestation.

Le travail dans les Maisons Centrales doit être réformé. Il ne faut pas donner au prisonnier (séparé de sa famille et de la société par sa faute, j'en conviens, et, pourtant, combien de malheureux qui se repentent et parfois d'innocents qui expient pour d'autres!) des métiers rebutants et qu'ils ne sont pas capables d'exercer en sortant de leur détention.

On ne donne pas à faire à des hommes des corsets, des chemises, des boutons, ou on ne les oblige pas au tissage qui est inhumain. Qu'on leur donne les moyens de refaire une existence dans un autre milieu, si leur propre milieu, désormais, se ferme devant eux. Qu'on en fasse des serruriers, des menuisiers, des cordonniers, des chaisiers, des mécaniciens, etc. Ces ateliers existent dans les prisons. Il faut les multiplier et supprimer les autres, qui ne profitent qu'aux concessionnaires bâtissant des fortunes souvent scandaleuses sur la douleur et sur la misère des détenus.

Sélection des prisonniers; contrôle, choix de la chiourme; réforme du travail dans les ateliers : tels

sont les trois facteurs du relèvement moral du prisonnier.

Il faut une justice, soit!

Mais que le châtement et l'expiation du crime commis n'excèdent pas la justice et ne la transforment pas en torture.



## LE RELÈVEMENT DES PARIAS.

Par une dérision des mots, la porte de l'ancienne abbaye de Fontevrault est nommée « Athanasis » (l'Immortalité)... C'est sur de la douleur et de la honte immortelles, en effet, comme tout ce qui a bercé l'humanité, que s'ouvre ce vantail énorme derrière lequel s'embusque un vigilant porte-clefs.

Je suis pourtant en un pays de légendes et d'histoire. Des ombres se lèvent de leurs sépulcres blanchis, et je marche sur de la poussière illustre... Il est vrai que les galoches des prisonniers foulent aussi cette cendre, mais qu'importe à la peine, à l'ennui, à la résignation ou à la révolte!...

Ici, pourtant, furent souveraines des femmes, des abbesses aux noms choisis, désuets, charmants, chargés de gloire et parfois d'oubli : Pétronille de Chemillé (première abbesse), Renée de Bourbon, Mathilde



filles de Foulques, roi de Jérusalem, Marie de Champagne, Alix de Bourgogne, fille de Thibault IV, Marguerite de Montmorency, Théopheigne de Chambon, Eléonore de Bourbon, Julie-Sophie-Gillette de Gendrin de Pardailhan d'Antin (toute une ligne pour un nom, et que de majuscules!), la dernière abbesse, qui s'enfuit, déguisée en villageoise, devant la horde vengeresse de 1793.

Que de souvenirs émouvants et dont les hautes lignes évoquent un passé de beauté et de grandeur vaine, vouée à la mort et à l'isolement : le cloître, la salle capitulaire où vint François 1<sup>er</sup>, avec ses fresques peintes à peu près détruites, l'église abbatiale ou Grand Moustier, les tombeaux des rois, la chapelle Saint-Benoît, la tour d'Evrault, le réfectoire, le logis de Bourbon habité par les quatre filles de Louis XV : Thérèse, Sophie, Victoire et Louise..., les cachots, enfin!

Nous revenons à la prison...

Et sur le mur d'un cachot, ces mots, datés de 1767 : « Castary vous prie de prier Dieu pour luy. » Et cet appel à la pitié, venu d'outre-tombe, de ce réduit obscur d'où les cris et les sanglots montaient en vain, me ramène à la maison de force chargée de plus de cent vingt ans d'âge...

La chaîne des prisonniers, que le temps ne brise

pas, renoue éternellement ses anneaux.

\*  
\*\*

*J'ai sous les yeux un petit fait divers qui paraît bien anodin parmi tant de vaines informations auxquelles on accorde si généreusement une plus grande importance. Je transcris l'entrefilet. Il est, pour moi, d'une éloquence dramatique :*

#### LA MORT DU DÉVOYÉ

« Vendredi soir, vers 10 heures 30, des passants ont découvert à l'intérieur d'une vespasienne, située en face du numéro 13 du quai de Paludate, le corps d'un homme qui s'était pendu à l'aide d'une ceinture de cuir à l'une des barres transversales de cet édicule.

« Un billet écrit et divers papiers d'identité trouvés dans les poches du désespéré ont permis d'établir que l'on se trouvait en présence du cadavre d'un nommé Jean Dupouy, sans domicile fixe, qui venait de sortir de la Maison centrale de Fontevrault, où il avait purgé une condamnation à cinq ans de prison.

« Jean Dupouy avait été libéré le 30 janvier de cette année, et sur le billet écrit par lui se trouvaient



ces simples mots : Ma volonté dernière est d'être enterré dans la commune habitée par ma femme. Je me donne volontiers la mort, car je souffre trop physiquement. J'adjure mon fils de suivre le droit chemin. »

. . . . .

Malgré ce style incolore et insaponifiable du fait divers, le drame tout entier est là. Cette fin tragique corrobore de saisissante façon mes arguments, en indiquant qu'il ne suffit pas de condamner, mais de relever, si possible, l'homme sortant de prison.

Il faut tenir compte de ce que fut le séjour dans la maison de force : les moyens y sont insuffisants relativement à l'hygiène, la nourriture réduite à un tel point que la cantine est indispensable : les métiers épuisants et vains (boutons, corsets, tissage, etc.), ne laissant aucun espoir à celui qui sera jeté à la rue avec un pécule dérisoire.

J'ai vu des directeurs et des contrôleurs qui estiment injuste l'existence de certains ateliers d'où les détenus sortent comme des révoltés. Ces chefs, dont le cœur et l'esprit faisaient la part de la douleur et de la honte, examinaient avec soin les punitions données et le régime appliqué au prisonnier.

MM. Imbert et Larue m'ont dit que lorsqu'un homme était signalé comme bon travailleur, mais en faute, on faisait jouer une mesure spéciale de sursis.

S'il était condamné à quatre jours de cellule, on ne lui appliquait pas la peine. Il avait un sursis de quinze jours. Et si, pendant ce laps de temps, rien n'était relevé contre lui, la punition tombait. Cette initiative de M. Imbert, le distingué directeur de Fontevault, est de celles qui classent un homme.

\*\*

Faire du relèvement moral est chose sainte et grave. Il faut que ceux qui ont cet idéal gardent un cœur solide, sans défaillance, et un esprit bien trempé.

M. le contrôleur Larue est de ceux-là.

A côté de la brutalité ordinaire, de l'orgueil stupide de la chiourme, il est bon que certaines âmes d'élite se fassent les directeurs de conscience de maudits.

N'oublions pas qu'il existe une déformation morale de la prison, tout à fait particulière aux détenus. On prend l'habitude de la geôle, de ses duplicités, du mensonge, de la roublardise, du mouchardage appelant une complaisance de la chiourme, des « gafs » (pour employer l'argot de « centrale »)... On se plie à une discipline de fer, à l'isolement, à la protection



des murs et des grilles, au silence de léproserie qui classe une population de misère et d'opprobre, au centre d'un pays montant la garde autour des enceintes au haut desquelles circule la sentinelle armée veillant sur les quartiers cellulaires. Il se crée une atmosphère spéciale que l'homme emprisonné n'oubliera jamais.

Il faut lutter contre cet esprit. Et c'est le premier pas sur le chemin de la réhabilitation et du rachat, du relèvement moral, laissant à l'homme perdu ce dernier bienfait : « l'Espérance ! »

Tous les détenus ne sont pas des déchets. Le condamné primaire peut s'amender, comprendre l'erreur dans laquelle il est tombé, la regretter et redevenir normal. Le cheval de retour, le récidiviste sans appel, graine de bagne ou réclusionnaire perpétuel, est le produit gâté d'une société qui, si elle se défend, a quelques reproches à s'adresser, en toute loyauté. Mais, par une ironie lamentable, le récidiviste est un excellent pensionnaire de « Centrale », le plus docile, le plus souple, le plus abject aussi... Il a l'habitude, sinon le goût de la prison (car cette perversité existe) et celui-là ne se relèvera jamais.

Je vous l'abandonne. C'est aux désolés, aux malheureux qu'il faut penser...

\*  
\*\*

J'ai sous les yeux quelques lettres de détenus libérés que M. Larue a bien voulu me communiquer. Elles lui furent adressées par des pensionnaires qui avaient pu apprécier son cœur et son esprit de justice et suivi ses conseils aveuglément. Et voilà ce que le relèvement moral pouvait faire d'hommes hier revêtus de la casaque infâme et du costume de droguet :

*« Grâce à vous, cet épouvantable calvaire m'a été supportable et grâce à vous j'en suis sorti vivant. Me voilà de nouveau dans la vie, une pauvre vie disloquée, comme ma famille, hélas ! et les jours qui me restent à vivre seront consacrés à remettre tout cela d'aplomb. La justice humaine a été dure pour moi. Puisse la justice immanente et éternelle m'aider maintenant. J'ai tout le courage et la volonté nécessaires. »* — P. E. T.

.....  
*« Vous m'avez allégé le poids de la détention et tracé pour l'avenir la route que je n'ai désormais qu'à suivre pour éviter de retomber dans les erreurs du passé. Je n'ai pas d'autre moyen pour reconnaître vos bontés que de m'en montrer digne, et soyez assuré*



que je n'y faillirai pas. » — E. Q...

« *La dernière lettre de mon fils, Marie-Emile C..., 1515, de l'atelier des chaises, me prie de vous adresser tous mes remerciements... Et la pauvre mère que je suis le fait bien volontiers. Vous avez eu des égards pour un malheureux, pour sa santé, pour sa conduite, par des paroles qu'il n'oubliera jamais, car vous l'avez remis dans le droit chemin. Croyez à la reconnaissance et à l'estime de toute une famille bien lourdement affligée.* » — Vve V. L...

Je n'aurais qu'à choisir dans le tas.

A quoi bon insister.

Le relèvement moral du prisonnier doit commencer dans la prison même. Certes, la discipline est de rigueur. Il la faut rude, je le sais, car on compte pas mal de forts cailloux, sournois, à jamais pourris, et qu'il est nécessaire de réduire au silence et d'empêcher de nuire. Mais que l'on sache sélectionner les sujets, les isoler si besoin est, de la corruption contagieuse. Que le travail en commun n'ait pas exclusivement l'aspect du travail forcé, de la tâche à rendement infime pour l'homme qui épuise ses ressources physiques, et que la geôle, à son tour, use, désagrège, détruit peu à peu...

A ce troupeau taré, il faut de bons bergers.

Toute la sagesse est là.

Le détenu revenu à la vie libre doit pouvoir, après l'expiation, refaire sa vie, et, sa dette payée à la société, se réhabiliter à ses propres yeux en prenant une place nouvelle que le labeur quotidien et les qualités retrouvés lui assignent pour l'avenir.

Si le *Lasciate ogni speranza voi che'ntrate* de Dante peut s'expliquer au seuil des prisons — et j'insiste, on comprend la parole du vieux maître quand on a vu... — il ne faut pas, ce serait un autre crime, et plus grand que le premier crime puni, que la parole terrible poursuive dans la vie douloureuse qui recommence, ceux qui ont été frappés.

Mais il y a, hélas! les hommes perdus... Ceux qui de la maison de force, après un nouveau crime, iront vers Cayenne et les îles du Salut...

Le Salut?!!...







## VI

### BAGNARDS.

Chaque année, une ou deux fois, part de l'île de Ré un vaisseau portant dans ses cales une cargaison lamentable et tragique de condamnés allant payer



leur dette à la société sous le soleil des tropiques. La Guyane mystérieuse gardera leurs secrets et, une fois encore, le contingent nouveau comblera les vides causés par la mort, la folie et l'évasion passées à l'état endémique.

On a tout dit sur le bagne, et cependant, il faut rappeler que les desseins de l'administration pénitentiaire ne sont pas accomplis, le but poursuivi par la transportation coloniale restant inaccessible.

Dans l'esprit de la loi, les travaux forcés et la relégation perpétuelle devaient être utilisés pour la mise en valeur d'une colonie qui manque de main-d'œuvre, s'étirole et meurt sur ses richesses, les trésors du sol et du sous-sol.

Le sénateur Chautemps avait déclaré à la tribune du Luxembourg que le bagne français était une honte et que nous devrions rougir de le perpétuer à la face du monde civilisé.

Ceux qui sont allés en Guyane et ont, de leurs yeux, vu ce qui s'y passe, Albert Londres, Louis Roubaud, Georges Le Fèvre et moi-même, ont tous, unanimement ratifié le jugement sévère porté jadis par l'illustre parlementaire.

Mais la plus exacte, la meilleure critique du bagne fut faite par un homme qui avait connu le « grand collègue », s'était évadé, fixé à Georgetown en Guyane

anglaise où il tenait une boutique de bibeloterie fort bien achalandée.

Un capitaine marchand me conduisit chez « l'honorable commerçant » un soir d'escale et, en confiance « Monsieur Tunner » s'expliqua devant un verre de punch glacé. Je retrouve parmi mes notes l'essentiel de la conversation que je rapporte sans y rien changer.

— Depuis quand êtes-vous ici ?

— Douze ans ! Je n'étais pas un innocent. J'avais jusqu'à 25 ans, fort mal vécu et fait des bêtises. Fautes de jeunesse, mais fautes lourdes cependant. Je fus condamné à huit ans. J'ai tenté de m'évader deux fois. La troisième fut la bonne. J'ai changé de nom. Ma famille ne m'abandonna pas. J'ai travaillé dur. J'ai gagné la partie. Je suis marié et père de famille.

— Ou'ont dit les Anglais ?

— Rien ! Avant de me fixer j'étais en règle, correctement vêtu et porteur de faux papiers, au nom d'un marin de Sa Gracieuse Majesté. Tout le monde ignore le passé, sauf notre ami le « captain » qui fut un peu complice, jadis... de ma libération.

— Vous savez que de temps en temps on parle de supprimer le bagne.

— Oui ! Je connais la chanson ! Et l'on aurait raison. Le pénitencier coûte cher et ne rapporte rien.



— Pour quelles raisons ?

— Je peux en parler en connaissance de cause. Eh bien ! les hommes envoyés aux « travaux » ou à la « relègue » de Saint-Jean-du-Maroni, sont tarés physiquement et moralement. Le milieu aggrave leurs vices et tous, à quelques rares exceptions, deviennent rapidement des déchets. Une promiscuité irritante, pernicieuse, fomenté la révolte, exaspère les bas instincts, ravale des êtres humains au niveau de la bête. Mal nourris, exposés aux rigueurs d'un climat débilisant, ils sont incapables de fournir un travail appréciable. On défriche peu. On abat en forêt pour les besoins de l'administration. Ce n'est un secret pour personne que le réseau de routes, attendu depuis plus d'un demi-siècle de la main-d'œuvre pénale, n'existe que sur les papiers du gouvernement. Les bagnards ne cherchent qu'à piller et à fuir. Les surveillants militaires qui vivent parmi les hommes frappés, et dont le relèvement est impossible comptent, chaque jour, des évasions. Il n'y a aucun remède. La chiourme d'ailleurs n'est pas toujours d'un choix heureux.

— Quelle transformation, quelle amélioration préconiseriez-vous ?

— Rassurez-vous. On ne viendra pas me demander conseil. Je ne le souhaite pas, d'ailleurs. Mais,

entre nous, à mon avis, il ne faudrait plus infester une colonie si belle et si riche par ce chancre immonde qu'est le bagne. Que l'on crée en France de vastes prisons-ateliers. Ce système a fort bien réussi en Angleterre.

Ainsi parla « Monsieur Tunner », homme loyal qui reniait un passé d'erreurs et peut-être de crime.

Avec les « popotes en évasion » sait-on jamais !



## VII

DEVANT « LA VEUVE ».

*« En manière de conclusion et en témoignage. »*

*« La Mort n'arrive qu'une fois, et se fait sentir à tous les moments de la vie. Il est plus dur de l'appréhender que de la souffrir. »*

LA BRUYÈRE.

La Veuve a fonctionné récemment à Montauban. Le pays de Léon Cladel n'a pas souvent pareil spectacle. Tant mieux!

Erreur de l'histoire, la machine qui porte le nom que l'on sait n'a pas été inventée par Joseph-Ignace Guillotin, médecin et homme politique, Saintongeais, né en 1738 et mort en 1814.

C'était l'égalité pour tous devant le bourreau qu'avait demandée, en 1789, le professeur Guillotin, d'où, sans doute, le nom qui est resté à l'instrument.



La guillotine de la Révolution était montée sur échafaud. Elle servit la première fois pour un bandit de grand chemin, le 25 avril 1792. Un siècle après en 1872, l'estrade disparut et on sait que la machine repose, à même le sol, sur des madriers en croix.

Mais il est curieux de noter que l'appareil fatal avait été présenté à l'Assemblée nationale par le docteur Louis et adopté le 20 mars 1792. Un mois après « la Veuve » entra en fonctions.

Sous la Terreur, la « Fille à Guillotin » fut dressée en permanence et le bourreau eut de la besogne.

Ce n'était plus un couperet qu'il remuait, mais une faux.

Un des soirs tragiques, veille funèbre d'exécution, un homme corpulent, bâti comme un athlète, se présentait dans un débit de la rue Bayard, et demandait un litre de vin blanc. Cet homme parlait avec l'accent des faubourgs de Paris, et comme on lui demandait s'il fallait retenir le prix de la bouteille vide, il répondit en gouaillant : « Non, mais regardez donc si j'ai une tête à rendre le verre. »

Cet accent, cette allure, ce costume bizarre composé d'une blouse en toile écrue que recouvrait un veston de gros drap, la chemise sans faux-col, le cou libre, « exempt de cravate », un vieux feutre cabossé sur la tête, les pieds chaussés de sandales, malgré le

temps horrible qui sévissait, tout contribuait à faire du personnage une silhouette bizarre.

L'homme ainsi camouflé, qui pour tuer le temps, se promenait à travers la ville, les mains aux poches et sous la pluie, n'était autre que le premier aide de M. de Paris.

Le visage était dur, et la cinquantaine n'avait pas éteint une vigueur physique redoutable, ainsi qu'en témoignaient les mains fortes et osseuses et un cou puissant.

Le « premier » de M. Deibler fit une rencontre dans un débit de vins et, d'une voix de basse-taille, traînant sur les mots, dans la langue « verte » des « fortifs », il évoquait des souvenirs. Les voici, fidèlement rapportés, et en respectant la blague et les expressions dont l'homme se servait :

— Depuis dix-huit ans, je suis dans le métier. Deibler est un très bon singe. On s'entend bien tous les deux. Mais il a le cœur très sensible et à chaque exécution il faut qu'il s'enfonce du bromure, sans ça il ne dort pas. Moi, ça m'est égal, un verre et je n'y pense plus. »

Le compagnon qui écoutait le funèbre servant de la guillotine lui posa une question, et l'autre répondit :

— « Voilà : on serre les bras un peu fort dans le dos pour que le corps se penche en avant et que le



cou se place mieux dans la lunette. On les entrave aussi pour qu'ils ne gesticulent plus. Et puis ça facilite le croc-en-jambe pour les jeter sur la bascule. On les soutient aussi, on les porte, quoi!

Et avec un dédain souverain, il ajouta :

— C'est tous des veaux! »

— Cependant, Ravachol a, paraît-il, montré un grand courage.

— Ravachol était comme les autres, pas plus brave. Il a crié : « Vive l'anarchie », il nous a beaucoup injurié mais il a fallu le porter tout de même, il ne tenait pas debout. Cela se passait à Romorantin. J'étais alors second aide de M. Deibler. Le plus courageux fut Vaillant. Il nous dit : « Mes petits, ne m'entravez pas trop près ». Puis, il me donna son fume-cigarette. Je l'ai toujours gardé, mais je n'ai jamais fumé dedans. Près de « l'outil » il s'est retourné brusquement et a crié « Vive l'anarchie! ». J'y ai donné un croc-en-jambe, il a trébuché; il a essayé de gueuler : « Vive l'anar... », le reste est resté dans le gosier car le couteau venait de tomber. Tous ont la peur. J'ai vu des athlètes qui flanchaient comme des gringalets.

Il y en a qui deviennent absolument fous, qui jurent, qui pleurent, qui se débattent. Il faut les prendre de force et leur tordre les bras...

Et l'homme, achevant de vider son verre conclut :  
— Ça, c'est le vilain métier! »

Cette conversation entendue est rigoureusement exacte.

J.-F. Louis MERLET.

Paris, 1928.





## TABLE

---

Dédicace .....	7
----------------	---

### PREMIÈRE PARTIE

#### **De minuit au petit jour**

L'invitation à la détresse.....	15
Des assommoirs d'hier aux bouges d'aujourd'hui...	21
Le ponton du mort.....	27
Autour des Halles.....	39
Saint-Merry sous la pluie.....	47
Avec les clochards de la Maub'.....	53
Acré la râfle.....	61
Le long des quais .....	71
Ceux qui n'ont plus de visage.....	79
Lèpres de Paris.....	93
Sans logis, errants et vaincus.....	101
Filles de joie, Filles de misère.....	109



La tribu prophétique .....	121
Au seuil de l'hiver.....	129
L'âme du vagabond.....	135

## DEUXIÈME PARTIE

**Avec les Prisonniers**

Fontevrault. ....	149
Des ateliers à l'infirmerie.....	157
Le recrutement du personnel.....	165
Derrière les grilles.....	171
Le relèvement des parias.....	179
Bagnards .....	189
Devant « la veuve ».....	193

ACHEVÉ D'IMPRIMER  
LE 25 JUIN 1929  
SUR LES PRESSES DE  
L'IMP. DE SAINT-DENIS  
ANG. ÉTABL. DARDAILLON  
POUR LE COMPTE DE  
LOUIS QUERELLE, ÉDITEUR  
26, RUE CAMBON, 26  
PARIS-1<sup>er</sup>.



" *Vieille Maison, Vieux Papiers* "

# DERNIÈRES NOUVEAUTÉS

32700 MARSOLAN

Tél. 62.68.85.16

ANNE ARMANDY. — <i>La Vie d'Amour de Madame de Warens</i> .. .. .	12 fr.
FÉLICIEN CHAMPSAUR. — <i>Le Jazz des Masques</i> ..	12 fr.
JEANNE CATULLE-MENDÈS. — <i>Orlinda, cœur corse</i> .	12 fr.
RENÉE DUNAN. — <i>Cantharide</i> .. .. .	12 fr.
— — — <i>Les Amantes du Diable</i> .. .. .	12 fr.
PAUL FÉVAL Fils. — <i>Les Vampires de la Mer</i> ..	12 fr.
HENRY DE FORGE. — <i>Cœurs embaumés</i> .. .. .	12 fr.
FURSY. — <i>Mon Petit Bonhomme de chemin</i> ..	12 fr.
RENÉ JEANNE. — <i>Cinéma, Amour et Cie</i> , illustré par BÉCAN .. .. .	12 fr.
JEANNE LANDRE. — <i>Eros l'immortel</i> .. .. .	12 fr.
LEILAH MAHL. — <i>En marge du bonheur</i> .. .. .	12 fr.
MAYOL. — <i>Mémoires</i> .. .. .	12 fr.
MICHEL GEORGES-MICHEL. — <i>Nouveau Deauville</i> .	12 fr.
— — — <i>Nouvelle Riviera</i> .. .. .	12 fr.
— — — <i>Une Journée de Cécile Sorel, Une Nuit de</i> <i>Mistinguett</i> .. .. .	10 fr.
ANDRÉ MYCHO. — <i>Le Fruit permis</i> .. .. .	12 fr.
DANIEL POIRÉ. — <i>Le Jardin des Idoles</i> .. .. .	12 fr.
MAURICE CH. RENARD. — <i>Mad et Mado</i> .. .. .	12 fr.
LOUIS ROUBAUD. — <i>Music-Hall</i> , illustré par BÉCAN .. .. .	12 fr.
TITAYNA. — <i>Mon Tour du Monde</i> .. .. .	12 fr.
— — — <i>Bonjour la Terre</i> .. .. .	12 fr.
JEAN DE VILLANI. — <i>Paris-New-York-Paris</i> ..	12 fr.
Commandant PIERRE WEISS. — <i>Les Charmeurs</i> <i>de Nuages</i> .. .. .	12 fr.
— — — <i>L'Espace</i> .. .. .	12 fr.
WILLY. — <i>Le Fruit vert</i> .. .. .	12 fr.
— — — <i>Contes sans feuille de vigne</i> .. .. .	12 fr.
ZOUBKOFF. — <i>Ma Vie, Mes Amours</i> .. .. .	12 fr.

Le 15 de  
chaque mois

# JAZZ

l'actualité  
intellectuelle.

**LOUIS QUERELLE, éditeur**

26, Rue Cambon, PARIS  
Téléphone : Central 61-99